France ILLUSTRATION

N° 151 — 21 AOUT 1948 — 60 FRANCS

Illinois U Library

CLOTURE DE LA XIVe OLYMPIADE

le 14 août. Dans les derniers concours la France s'est adjugé en cyclisme et en équitation des titres qui lui ont -Unis et la Suède. Au cours de la cérémonie de clôture, le lord-maire de Londres, Sir Frederick Wells, a reçu olympique dont il aura la garde jusqu'aux XVes jeux, qui doivent se dérouler en 1952 à Helsinki. Phot. I. N. P.

TÉLÉPHONES
Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

France ILLUSTRATION

REVUE HEBDOMADAIRE - 13, rue Saint-Georges, Paris-9e

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE :
ÉDIFRANCILUS
Chèques postaux : PARIS 4670-19

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT

L'**abonnement n° 1** donne droit aux 49 numéros d'actualités.

L'**abonnement n° 2** est formé des 49 numéros d'actualités et des 12 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

L'**abonnement n° 3** se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux.

L'**abonnement n° 4** comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et les 12 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

FRANCE ET UNION FRANÇAISE :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	2.700	3.200	3.480	3.960
6 mois . . .	1.350	1.600	1.740	1.980

ÉTRANGER :

		ABONNEMENT N° 1		ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
U. S. A.	Un an....	13,50	dollars	16.20	17	19,80
	6 mois...	6,75		8,10	8,50	9 90
SUISSE.	Un an....	57	francs suisses	68	71.50	83
	6 mois...	28,50		34	35 75	41,50
PORTUGAL.	Un an....	339	escudos	407	430	497
	6 mois...	169.50		203 50	215	248,50

TOUS AUTRES PAYS :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an....	3.400	4.080	4.300	4.980
6 mois...	1.700	2.040	2.150	2.490

Pour tous autres pays, les abonnements sont payables soit en dollars, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE
(réservée exclusivement à nos abonnés) paraissant le 15 de chaque mois.

France et Union française. Un an **500 fr.**
Étranger. . . . . Un an **680 fr.**

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les abonnements seront servis dans les limites de la disponibilité du tirage.

Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées de la dernière bande et de **20** fr. en timbres-poste.

Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

LA TABLE DES MATIÈRES de 1947 est parue. Chaque semestre : **14 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.

APPELLATIONS NON CONTROLÉES

LE GUIDE. — Ici, en face, vous apercevez le « Trou de l'Enfer », et tout à côté, à droite, « l'Abîme du Budget ».

UN TOURISTE. — Pourquoi du budget ?

LE GUIDE. — Parce que c'est un gouffre sans fond.

PERPLEXITÉ

TITO. — Lequel choisir ?... L'oncle Sam ou l'oncle Samovar ?...

LES VRAIS CHAMPIONS

LE LIÈVRE. — Ils me font rire avec leurs olympiades ! Moi qui pourrais gagner tous les champions de vitesse les pattes dans le nez !

LA PUCE. — Et moi qui peux sauter plus de cent fois ma hauteur !

LA TORTUE. — Et moi qui ai battu le lièvre lui-même !

CRUELLE ÉNIGME

— Tiens, vous partez en vacances ?

— Non. Qu'est-ce qui vous faire supposer ?

QUATRIÈME ANNÉE NUMÉRO 151 21 AOUT 1948

France ILLUSTRATION

GEORGES OUDARD
FONDATEUR

G. CAHEN-SALVADOR
DIRECTEUR GÉNÉRAL

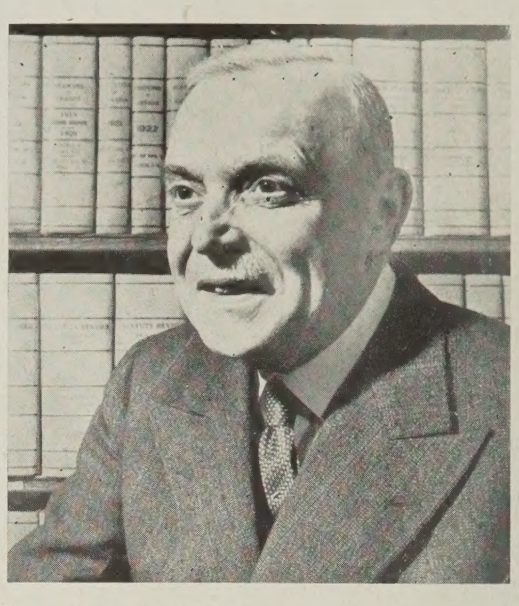
UN DES PLUS RÉCENTS APPAREILS DE L'AVIATION AMÉRICAINE

La construction des avions à réaction paraît devoir prendre de plus en plus d'extension. Les Américains dans ce domaine ont réalisé des appareils impressionnants. Telle cette aile volante XP. 79 qui peut atteindre de très grandes vitesses et serait susceptible d'être un engin de chasse redoutable. Une des innovations les plus spectaculaires est la position du pilote, qui n'est plus assis, mais allongé à l'avant ; il semble faire corps avec l'appareil, ce qui donne cet aspect quelque peu hallucinant à la photographie que nous reproduisons. Phot. I. N. P.

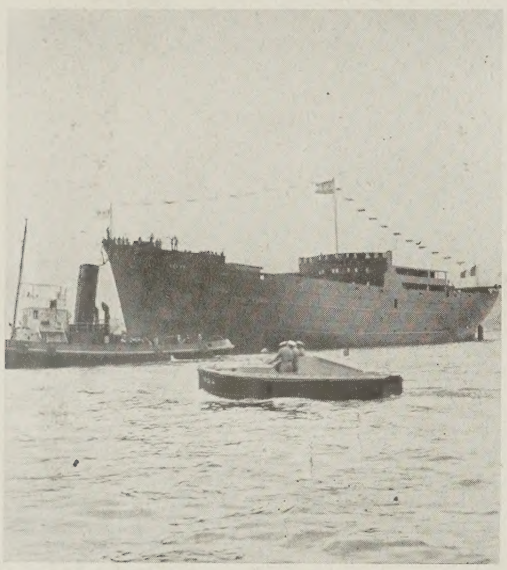
INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE

M. CHEN-LI-FU, vice-président de l'Assemblée nationale chinoise, a été reçu au cours de son séjour à Paris par le président Vincent Auriol. Il a vu MM. André Marie, Robert Schuman et E. Herriot.

M. ADRIEN THIERRY, chef de la délégation française à la Conférence danubienne de Belgrade, où il défend la liberté de navigation, se heurte à l'opposition de M. Vychinski et des délégués de l'Est.

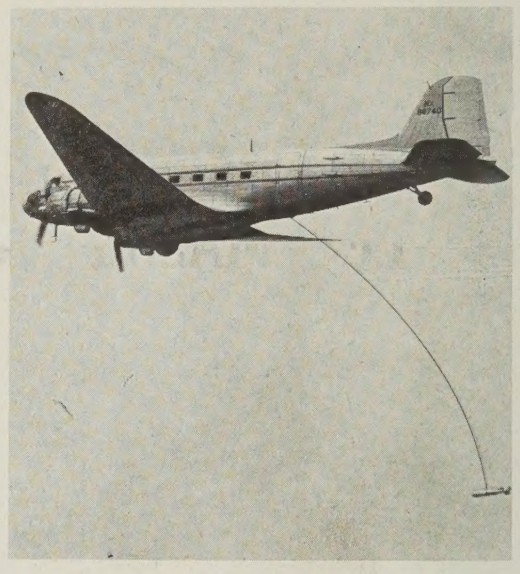


M. SAINT-LAURENT, ministre des Affaires étrangères du Canada, a remplacé au parti libéral, en attendant de le faire à la tête du gouvernement, M. Mackenzie King, qui abandonne la vie politique.

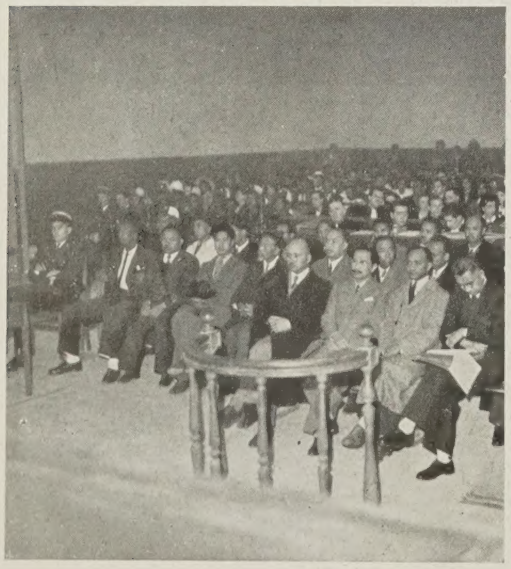


LE *VOLTA*, un nouveau cargo de 7.000 tonnes destiné au transport de l'huile de palme et des marchandises sur la côte occidentale d'Afrique, vient d'être lancé à La Seyne, aux chantiers de la Méditerranée.

M. ANDRE MARIE recevant le Cartel interconfédéral de la baisse s'entretient avec MM. Léon Jouhaux et Gaston Tessier des mesures susceptibles d'assurer un équilibre stable entre les salaires et les prix.



UN AVION au service d'une compagnie pétrolière américaine a été muni d'un appareil qui, enregistrant les variations magnétiques terrestres, doit permettre de détecter dans la jungle les nappes de pétrole.



A TANANARIVE se déroule le procès des instigateurs de la rébellion de l'an dernier. Parmi eux figurent plusieurs parlementaires malgaches, qui ont pris place derrière la barre au premier rang des accusés.

LA TEMPETE a fait des ravages sur la côte anglaise de la Manche. A Jarwick, où 500 pavillons ont été inondés, les policemen en short effectuent avec le sourire le transbordement des habitantes sinistrées.

A TUNIS, S. E. Sidi Lamina Pacha bey arrive au palais du Bardo, où il va recevoir de hautes personnalités françaises et musulmanes à l'occasion des fêtes de l'Aïd es Seghir, qui clôture le jeûne du Ramadan.

LES POUVOIRS RÉGLEMENTAIRES

Le 24 juillet dernier, lors de son investiture par l'Assemblée nationale, M. André Marie manifestait sa volonté de subordonner toute l'action gouvernementale au seul impératif de la reconstruction matérielle et morale. Aussi annonçait-il son intention de réclamer du parlement les armes nécessaires au pouvoir exécutif pour créer les conditions d'une reprise rapide et intensive de l'économie nationale. Ces moyens d'action, il appartenait à M. Paul Reynaud, ministre des Finances et des Affaires économiques, de les inscrire dans un projet qui accordait au gouvernement le droit de modifier les lois en vigueur, dans des domaines d'ailleurs nettement délimités.

Ces « pouvoirs réglementaires » devaient notamment permettre de réaliser sans délai l'indispensable réorganisation des services publics et des entreprises nationalisées, en même temps qu'il serait procédé à cette refonte profonde de la fiscalité que le parlement a été dans l'impossibilité de mettre sur pied.

L'entreprise était délicate. Encore qu'il ne fût question ni de ces décrets-lois dont certains partis politiques ont gardé mauvais souvenir ni de ces pleins pouvoirs accordés avant guerre à des gouvernements en des heures difficiles, la seule perspective d'une délégation de pouvoirs éveillait de vives inquiétudes dans le monde parlementaire. Aussi bien M. Paul Reynaud prenait-il soin de préciser, dans son projet, les conditions dans lesquelles des modifications pourraient être apportées aux lois en vigueur tout en tenant compte des droits légitimes du parlement.

L'objection majeure portait sur l'article 5 autorisant le gouvernement à procéder, au moyen des pouvoirs demandés, à une large réforme de la fiscalité actuelle ; nombre de parlementaires se refusaient à donner au gouvernement la possibilité de modifier la teneur et l'assiette des impôts — dont le vote constitue l'une des prérogatives essentielles du parlement — ce qui leur apparaissait comme une sorte de dessaisissement du législatif au profit de l'exécutif.

Or, le texte en question constituait la pièce maîtresse du projet, puisqu'il permettait d'alléger et de répartir plus équitablement les lourdes charges qui pèsent sur l'économie française en même temps que de réprimer avec plus de vigueur les évasions fiscales.

Une lutte serrée s'engagea donc autour de cet article litigieux dont la commission des finances allait réduire sensiblement l'efficacité en y insérant l'interdiction, pour le gouvernement, de toucher, si peu que ce soit, à l'actuelle assiette de l'impôt. Ce qui rendait pratiquement impossible toute tentative d'une refonte fiscale.

Si légitime qu'apparût le souci des parlementaires de sauvegarder leurs prérogatives, la situation devenait, dès lors, sans issue, M. Paul Reynaud ne pouvant accepter de voir son projet amputé au point de perdre l'essentiel de sa substance.

C'est alors que M. André Marie intervint, avec son autorité de chef du gouvernement, pour obtenir des représentants des groupes de la majorité qu'ils consentissent l'effort de compréhension et de conciliation qui s'imposait pour sortir de cette dangereuse impasse.

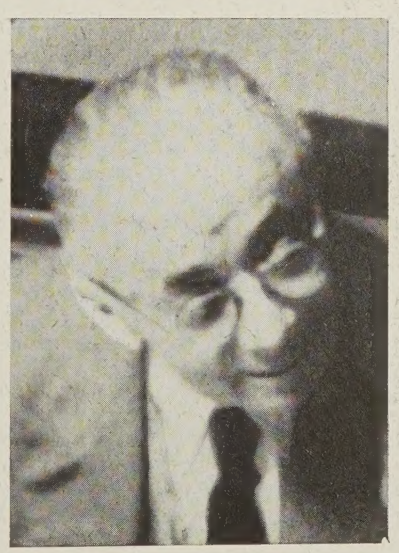
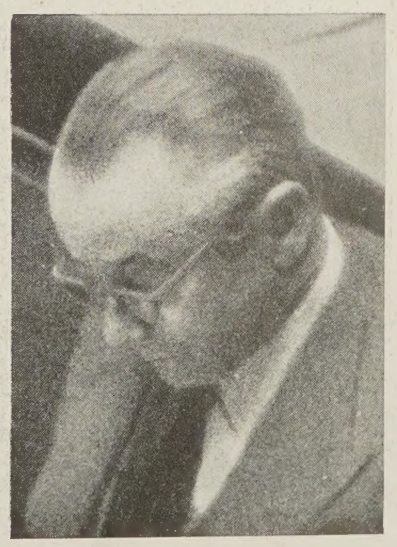
Il ne restait plus au projet et à son auteur qu'à affronter le débat public. Avec son talent incisif, fait de franchise, de précision et de clarté, M. Paul Reynaud, dont l'intervention impressionna fortement l'assemblée, lui montra la profondeur et la gravité du mal dont souffre le pays. Le ministre des Finances ne cela rien, en effet, de la crise des finances publiques : un déficit budgétaire de 100 milliards cette année plus 100 milliards de déficit dans la trésorerie, compte tenu de l'aide américaine. Et pour l'année 1949 l'effarante perspective d'un déficit de 700 milliards !

Toute éventualité d'inflation ou de manipulation monétaire étant inflexiblement écartée par M. Paul Reynaud, c'est donc à l'emprunt que l'Etat devra faire appel dès que l'ordre aura été remis dans sa maison. Car l'emprunt n'est possible qu'avec la confiance, et celle-ci est conditionnée par un retour à des règles classiques et saines de gestion financière auxquelles les pouvoirs réglementaires permettront de revenir.

Un tel postulat ne pouvait laisser insensibles les membres de l'Assemblée que n'aveuglait pas le parti pris ou l'esprit de parti. Il n'en fallut pas moins trois journées et une nuit entière pour venir à bout d'une discussion que les communistes s'ingénièrent à prolonger par leur obstruction systématique. M. Paul Reynaud, au reste, n'avait pas caché que faute d'obtenir les moyens de réaliser d'urgence l'indispensable réforme fiscale il renoncerait à sa mission pour regagner son banc de député.

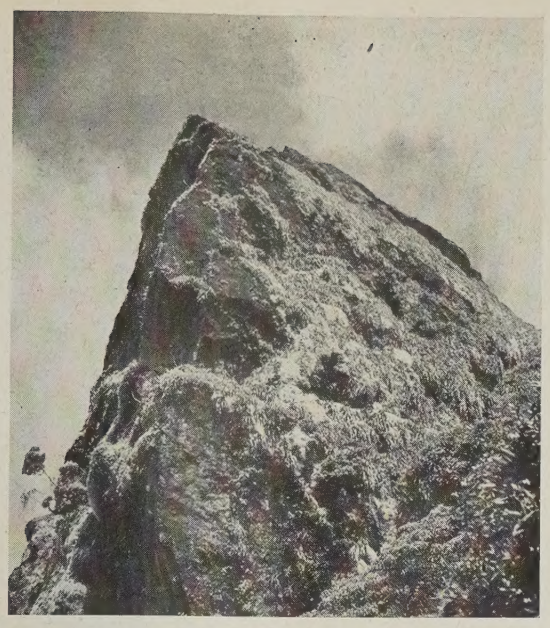
Tels qu'ils sont sortis des délibérations parlementaires, les textes gouvernementaux se trouvent quelque peu amenuisés sur des points importants. Mais si limités apparaissent-ils après les modifications consenties, les pouvoirs votés fournissent au gouvernement, en tout état de cause, des moyens efficaces d'action qui doivent permettre, outre une ample refonte d'un système fiscal incohérent, les compressions sans cesse différées dans les services publics, la réorganisation des entreprises nationalisées enfin dotées de méthodes rationnelles d'exploitation et la réforme de la lourde machinerie de la sécurité sociale.

Les dispositions techniques des réformes dont le principe a été adopté sont actuellement mises au point par M. Paul Reynaud et ses services. La rapidité dans l'exécution est, en effet, indispensable si l'on veut faire renaître et maintenir à travers le pays cette confiance sans laquelle le gouvernement ne pourrait promouvoir ce redressement qu'escomptent MM. André Marie et Paul Reynaud pour aboutir à une production accrue. L'unique moyen d'en finir avec l'obsédant problème des salaires et des prix qui préoccupe actuellement le président du Conseil autant que les organisations intéressées.

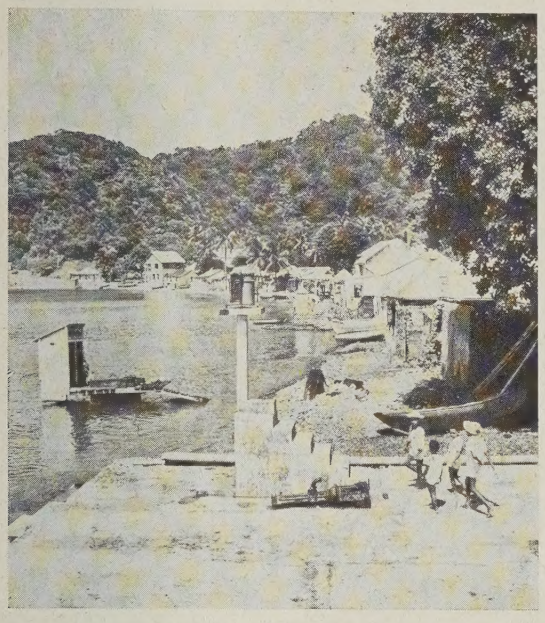



M. Paul Reynaud a du lutter énergiquement, soutenu par M. André Marie, pour obtenir de l'Assemblée nationale, le 11 aout, le vote, par 325 voix contre 215, des pouvoirs réglementaires que le Conseil de la République lui a confirmés, le 14 aout, par 173 voix contre 90.

La cloche de bord pique les heures sur le confortable paquebot qui en quelques jours relie les Antilles françaises a la métropole.

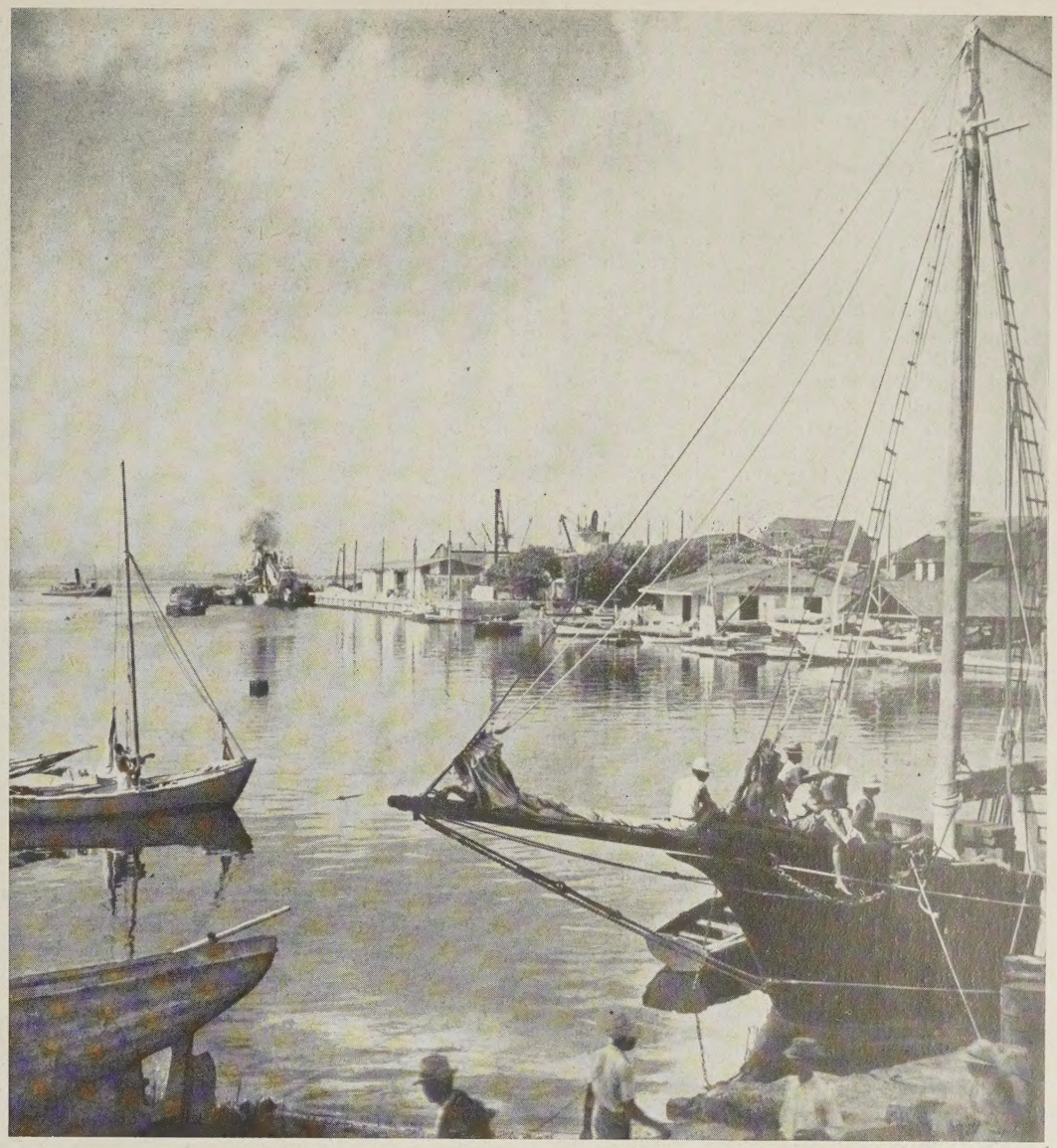


La Soufrière, volcan aujourd'hui en sommeil.



Crique dans l'une des sept iles des Saintes.

1943 : la Guadeloupe rallie la France libre.



Au fond de sa baie tranquille, Pointe-a-Pitre est le port principal de la Guadeloupe.

LA GUADELOUPE

TERRE D'ENCHANTEMENT

par nos envoyés spéciaux A. Costa et P. Fermor

« Quand bleuira sur l'horizon la Désirade »... ce vers d'Apollinaire accompagnait comme une incantation notre voyage à travers les Açores, le Tropique du Cancer et la mer des Sargasses. Aussi eûmes-nous l'impression d'avoir été volés de quelque chose quand le bateau croisa, de nuit, cette île, première sentinelle de l'archipel antillais.

La Désirade était lointaine quand le jour se leva, et le paquebot, notre confortable maison flottante, passant le long des palétuviers et des palmiers aériens de la côte, entrait déjà dans la baie de Pointe-à-Pitre.

Le port était pavoisé, un détachement militaire s'alignait, un comité de réception attendait sur le quai. Cette arrivée au petit jour lumineux de Pointe-à-Pitre revêtait en effet une importance symbolique dans l'histoire de la Guadeloupe.

Comme la Martinique, la Guyane française et La Réunion, l'île cessait d'être une colonie et prenait rang de préfecture française. Avantages et devoirs que nous ne pûmes apprécier que plus tard.

Nos premiers jours en Guadeloupe furent entièrement consacrés aux joies des contacts avec un pays et un climat entièrement nouveaux pour nous ; la végétation de persil, le paysage toujours mouvant, les éléments disparates de la population étaient autant de merveilleuses découvertes ; même la déprimante ville de Pointe-à-Pitre, avec la tête gigantesque de Schœlcher devant le musée, ses rues aux maisons de bois peint, couvertes de tôles ondulées, et ses faubourgs aux taudis guère plus grands qu'un confessionnal, restait pour nous chargée de mystère.

Par contre, une ambiance curieuse de déjà vu régnait à l'hôtel des Antilles ; son blond propriétaire à la barbe en collier, sa femme accorte préparant pour nous des plats créoles, un avocat métis, un peintre métropolitain descendant de Fromentin, un créole blanc attendant un bateau qui ne vient jamais, tous nos voisins de palier appartenaient au roman tropical classique. Des pannes d'électricité produisaient une floraison de lampes à pétrole sur les tables, éclairant d'un jour douteux les solives de l'hôtel, ex-séminaire désaffecté ; lumière propice aux conversations ponctuées de « petits punchs ».

Une satisfaction générale a accueilli le changement de statut de l'île ; c'est une victoire morale désirée depuis longtemps et le rattachement au ministère de l'Intérieur resserre les liens avec la France. Une certaine fierté est ressentie du fait que les plus anciennes possessions d'outre-mer de la France se trouvent différenciées, de la sorte, des territoires africains. Encore que les effets immédiats du changement de statut semblent le

plus souvent désavantageux — impôts plus élevés qui d'ailleurs sont payés par la minorité riche de la communauté, financement d'une bureaucratie amplifiée — les habitants de la Guadeloupe se rendent compte que les avantages de l'assimilation à une préfecture métropolitaine ne peuvent se faire sentir tout de suite. L'amélioration des services publics (encore très primitifs dans l'île), de l'instruction, de l'hygiène, des assurances sociales, enfin l'augmentation si nécessaire du standing de vie suivront bientôt.

Les questions raciales, certes, sont exploitées par les partis extrémistes. Mais « renvoyer les Blancs » n'est pas un slogan impératif dans un pays où, politiquement du moins, l'égalité de couleur existe. Entre autres fonctions, la police et la loi sont presque exclusivement entre les mains des Noirs. Tous les emplois leur sont ouverts, même les plus hauts s'ils les méritent. Une politique basée sur la haine de race, surtout avec l'assimilation, semblerait n'être plus de saison.

Tous les partis politiques de l'île sont d'ailleurs unanimes à reconnaître que l'assimilation aux départements français est plus honorifique et aussi plus profitable qu'une autonomie qui n'existerait que de nom, car la grande puissance américaine voisine exercerait forcément une tutelle économique telle que l'indépendance ne serait qu'un vain mot. Or, les Guadeloupéens sont français et veulent le rester. Dans le passé, l'instabilité politique de la métropole a été souvent la cause à la Guadeloupe d'un manque de continuité qui, dans un pays où il y a tant à faire, a des effets funestes. Les différents gouverneurs envoyés de France ont changé si souvent au gré des fluctuations politiques que même les meilleurs n'auraient pu mettre à exécution leurs programmes d'amélioration et de développement.

Au point de vue économique, la Guadeloupe connaît actuellement la prospérité grâce à son sucre, grâce à ses nouvelles industries, comme celle de la confiture, grâce aussi à ses plantations de bananes, qui pourraient être plus riches encore si les bateaux bananiers ne faisaient défaut. Presque toutes les exportations de l'île sont dirigées vers la France ; par contre, les Etats-Unis ont un quasi-monopole de toutes les importations, blé, produits manufacturés... et de ces luxueuses limousines aérodynamiques que l'on voit circuler dans les rues bordées de baraques en tôle à Pointe-à-Pitre.

L'industrie sucrière, la plus productrice de l'île, absorbe presque toute la main-d'œuvre disponible et la plus grande superficie des terrains cultivables. Mais, aussi prospère qu'elle puisse être en ce moment, la Guadeloupe connaît les difficultés des pays de monoculture et l'on avait dû, avant la guerre déjà, contingenter sa production sucrière. On reproche ici à cette industrie de réaliser de gros bénéfices pour le seul avantage des actionnaires de la métropole, à l'encontre de la Martinique, où les actionnaires sont pour la plupart des Martiniquais qui dépensent leur argent dans le pays. Ces grandes usines que l'on aperçoit un peu partout, entourées d'énormes champs de canne, ont peu à peu fait disparaître les plantations individuelles, qui n'ont pu survivre à la mécanisation.

Si la Guadeloupe reste pour l'administrateur un problème ardu et souvent insoluble, pour le voyageur qui n'a jamais connu les Tropiques l'enchantement est, par contre, continuel.

Dès que nous abandonnons les faubourgs lépreux des villes, c'est pour retrouver l'atmosphère enchantée de notre enfance : Robinson Crusoé, Stevenson, Bernardin de Saint-Pierre, et aussi les ravissantes vignettes que nous échangions à la bourse aux timbres reviennent à la mémoire. Les forêts sont celles où Christophe Colomb fut attaqué par les Caraïbes et leurs flèches empoisonnées ; les criques secrètes sont celles des flibustiers, la mer si bleue, celle des batailles navales où Français, Anglais, Espagnols, Hollandais se mesurèrent durant tant de siècles ; sur ces mêmes plages débarquèrent les cargaisons d'esclaves noirs venus du golfe de Guinée et qui, libérés depuis cent ans, vous saluent maintenant à la nuit tombante dans leurs champs de manioc.

Les excursions au volcan de la Soufrière, à Basse-Terre, capitale administrative de l'île, à la ville du Moule aux curieuses rues vides comme des sarcophages abandonnés, aux champs de bananiers, aux villages des Noirs, aux plantations des colons, ou encore aux « mornes » couverts de cultures vivrières ne sont pas seulement des voyages de découverte aux quatre coins de l'île, mais aussi des voyages dans l'histoire complexe des habitants de la Guadeloupe. Les Caraïbes sont éteints ici depuis longtemps et ne survivent aux Antilles que sous la forme d'une « réserve caraïbe » en République dominicaine. La population est aujourd'hui presque entièrement composée d'un mélange du sang blanc des colons décrits par le père Labat avec celui de leurs esclaves venus d'Afrique. Si complet a été ce brassage qu'il est rare de trouver des Noirs non métissés. Le mot mulâtre représente ici une gamme de toutes les teintes possibles. En apparence le sang noir a le dessus, mais, comme dès l'époque de Jugurtha tout le pouvoir et toutes les prérogatives étaient aux mains des Blancs, c'est indubitablement un avantage d'être Blanc. Par suite, la conscience des mulâtres est déchirée entre leurs ancêtres de sangs différents : d'un côté, l'attrait de la France, de ses universités, de ses grandes écoles ; de l'autre, leur attachement à une section de l'humanité qui a injustement souffert et plus que toute autre. Cette double hérédité se manifeste par des complexes psychologiques parfois tragiques. Heureusement, ces dernières décades ont vu fleurir une élite mulâtre très évoluée d'avocats, de docteurs, de juges, d'architectes, de professeurs, de poètes même qui représentent un des éléments les plus encourageants de nos Antilles. Les ouvriers des villes, les cultivateurs des champs, les pêcheurs forment une classe plus difficile à connaître. Pris individuellement, ils ont tous le don du rire, la simplicité, l'honnêteté et le désir d'aider autrui qui caractérisent leur race. En groupe, on ressent chez eux une certaine méfiance atavique, qui parfois va presque jusqu'à la xénophobie.

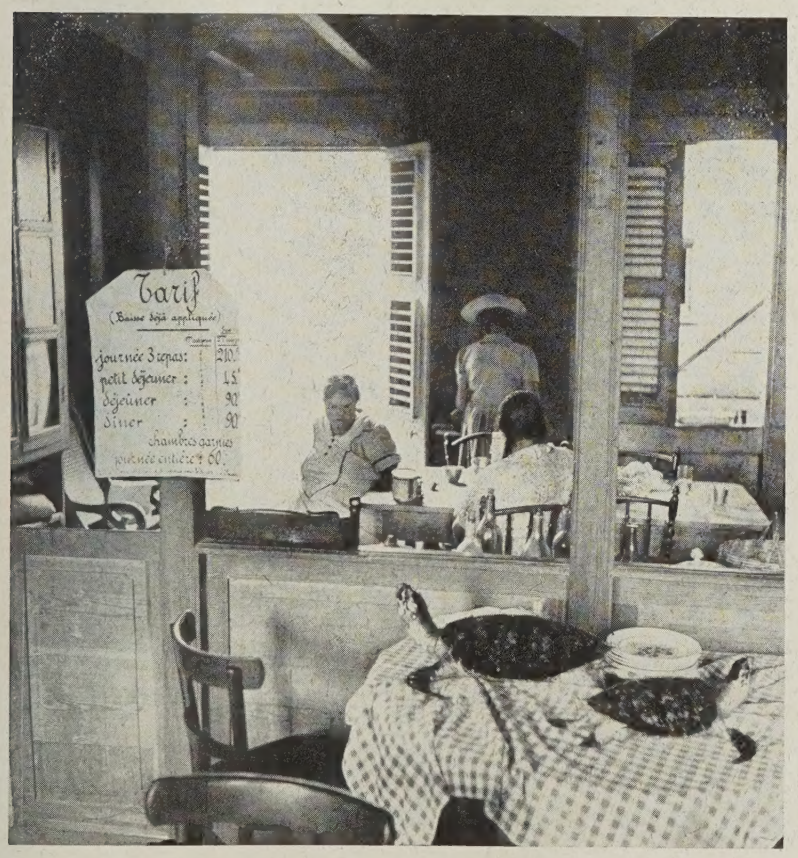
A l'autre pôle de la communauté guadeloupéenne, les créoles blancs forment une minorité patricienne. Possesseurs de grandes propriétés — beaucoup sont devenus des businessmen accomplis, encore qu'ils gardent intacts les liens qui les rattachent à leur île — catholiques, traditionalistes, ils ont conservé dans leur genre de vie le charme et le ton du XVIII[e] siècle — comme les incroyables du Directoire, ils ne prononcent pas les « r » et les inflexions changeantes de leur voix sont d'un ravissant effet.

Vers le milieu du XIX[e] siècle, des Hindous des environs de Madras furent importés à la Guadeloupe comme travailleurs ; ils existent encore, mais, le plus souvent métissés, ils ont oublié leur langue natale, et leur religion est un

UNE GUADELOUPÉENNE RENCONTRÉE SUR LE MARCHÉ DE POINTE-A-PITRE.

VOTE A LA MAIRIE DE BASSE-TERRE, LA PITTORESQUE CAPITALE DE L'ILE.

Au matin clair, sur le marché aux légumes de Pointe-a-Pitre.



Aux iles des Saintes, les tarifs, a l'hotel, ne sont pas prohibitifs.

curieux mélange de catholicisme et de brahmanisme ; çà et là, des chapelles minuscules contiennent des statues aux formes vaguement hindoues, curieusement peintes en jaune et décorées de papier d'argent. Leurs croyances, plus superstitieuses que religieuses, leurs visages fins au nez aquilin, leurs cheveux lisses sont les seules caractéristiques qui les différencient de leurs voisins noirs. Une minuscule minorité chinoise se voit encore dans quelque arrière-boutique ; des Syriens, maintenant très prospères, dirigent des magasins, s'en vont avec leurs femmes jouer au baccara à Dolé, l'Aix-les-Bains de l'île, pendant le week-end, recréant aux Antilles un peu de l'atmosphère de Beyrouth.

Mais l'élément le plus curieux dans ce puzzle de races est sûrement la population des « pauvres Blancs » qui, Bretons d'origine, disséminés dans des coins perdus, ont vécu là depuis de nombreuses générations la vie de leurs voisins de couleur, en excellents termes avec eux, mais sans aucun métissage. D'aucuns habitent les îles des Saintes, dépendance de la Guadeloupe, rendues mémorables par la fameuse bataille navale entre le comte de Grasse et l'amiral anglais lord Rodney. Leur teint clair, leurs yeux bleu lavé sont semblables à ceux de leurs frères du Morbihan et du Finistère ; comme eux, ils vivent de la pêche, mais ne parlent, pour la plupart, que créole. Leur pêche terminée, gais comme des pinsons, chantant des biguines, ils vont au café du port boire leur rhum et oublier leurs soucis.

Une autre enclave où une population blanche semble oubliée survit au centre

Le buste monumental de Schœlcher, qui libéra les esclaves en 1848.

de la Grande-Terre, qui avec sa jumelle la Basse-Terre forme la Guadeloupe. Sur une crête appelée Matignon, du nom de la plus importante des familles qui l'habitent, au centre de la région des « Grands-Fonds », vit une communauté qui, à l'encontre des pêcheurs des Saintes, est formée de paysans maraîchers ; ils semblent avoir été laissés là comme une flaque d'eau par un raz-de-marée venu de France. Après les forêts vierges qui couvrent les pentes de la Soufrière, cet endroit est bien le plus étonnant de l'île. Les taches vertes de la savane, où paissent des troupeaux, sont encadrées par les « mornes » dont les contours s'émoussent sous la végétation trop verte. Des moulins à sucre abandonnés, dont les murs de pierre servent de cache-pot géant à quelque fromager, des gentilhommières défuntes, des pièces d'eau couvertes de fleurs violettes, redevenues marécages, de nombreux étangs pareils à l'étang Zombi, qui, sur les flancs de la montagne, est hanté par un comte de Ségur dont le nom nous ramène nostalgiquement vers le rayon des livres de la Bibliothèque rose.

Comme le jour tombe, la forêt se referme, le concert des criquets et des crapauds se fait plus intense, la place de la Victoire, qui, elle, n'est pas hantée par le spectre de la guillotine que Victor Hughes érigea en ce lieu, redevient présente et désirée avec notre table de café où l'avocat de couleur, l'architecte débarqué de Paris et le planteur créole discuteront avec nous des problèmes de l'île. Pointe-à-Pitre peu à peu s'endort ; seule survit, à l'horizon, la Soufrière, enfin sortie de ses nuages.

CALES SÈCHES A TOULON

TOULON, GRAND ARSENAL QUI ENTRETIENT DE NOMBREUX BATIMENTS, POSSÈDE TREIZE CALES PRESQUE TOUTES REMISES EN ÉTAT, TELLE CETTE ANCIENNE FORME VAUBAN OU UN DRAGUEUR SE TROUVE EN CARÉNAGE. — AU SECOND PLAN, LA TOUR DE L'HORLOGE, QUE DOMINE LE FAROU ; A GAUCHE, LES SOMMETS PLUS ÉLEVÉS DU MONT CAUMES. Dessin d'A. BRENET.

De la tour de l'Horloge, dans la perspective du bassin Vauban, on aperçoit les matures des cuirassés-écoles, la vieille « Lorraine »...

TOULON

LE GRAND ARSENAL DU LEVANT

PAR HENRI LE MASSON

Comme celui de Brest, le nom de Toulon se retrouve à tous les tournants de notre histoire navale. C'est Louis XII qui, le premier, fit construire à l'entrée de la petite rade un bastion circulaire qui devait en assurer la défense : la Grosse Tour. Henri IV, ensuite, comprit que le port de Thollon, comme on l'appelait alors, devait être le pivot de la défense de la Provence, mais c'est Vauban qui, à l'instigation de Colbert, décida d'en faire le grand arsenal méditerranéen.

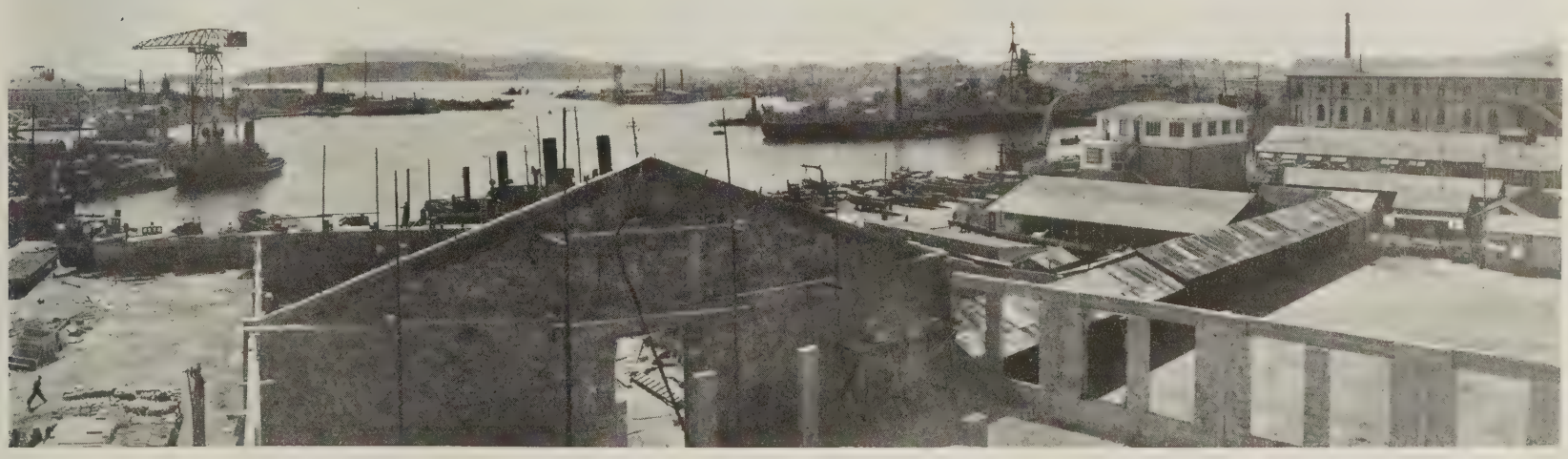
Considéré dans son ensemble, l'établissement maritime de Toulon comprend à la fois le site proprement dit de Toulon avec la grande et la petite rade, les bassins et l'arsenal et, comme annexe, la rade d'Hyères, qui est au port de Toulon ce qu'un champ de tir et de manœuvre est pour un quartier d'artillerie. Cette rade d'Hyères, qui s'étend sur quelque 150 kilomètres carrés et qui communique avec la haute mer par cinq passes, est en même temps une des plus belles rades et un des meilleurs mouillages de la Méditerranée, car les îles de Port-Cros, de Porquerolles et du Levant brisent la houle du large tandis que les hauteurs boisées dominant la vallée d'Hyères arrêtent les rafales du mistral.

Pour le touriste débouchant de la rue d'Alger, tortueuse et commerçante, dont le nom commémore le départ de l'armada qui nous conquit Alger en 1830, l'arrivée sur la rade est toujours un enchantement, le soir surtout, à l'heure où le soleil baissant enveloppe de tonalités mauves infiniment douces la nappe moirée des eaux de la vieille darse, les hauteurs lointaines du cap Sicié et, dans l'intervalle, les masses plus sombres des vieilles coques des cuirassés-écoles amarrés au delà du « grand rang ». Le cap Sicié était déjà célèbre dans l'antiquité : on l'appelait alors le promontoire cythariste, sans doute parce que sa forme doublement recourbée évoquait chez les Anciens le souvenir d'Apollon, le dieu grec par excellence.

Aujourd'hui, hélas ! le pittoresque quai Cronstadt, qui était à peu près de plain-pied avec la mer et qui bordait le vieux port de Vauban, où se serraient autrefois les fines galères du roi et les vaisseaux aux formes arrondies, n'est plus ! Toulon a subi pendant la dernière guerre huit bombardements aériens, et les bombes qui visaient l'arsenal ne l'ont pas plus épargné qu'une partie des vieux quartiers. Une esplanade irrégulière remplace maintenant l'étroit quai Cronstadt, qui était un des coins les plus animés de la ville. Disparues également les belles cariatides de Puget et la statue du génie de la mer, regardant le large, au pied de laquelle débarquaient les permissionnaires de l'escadre et que des plaisantins désignaient du nom d'un ancien préfet maritime, l'amiral de Cuverville...

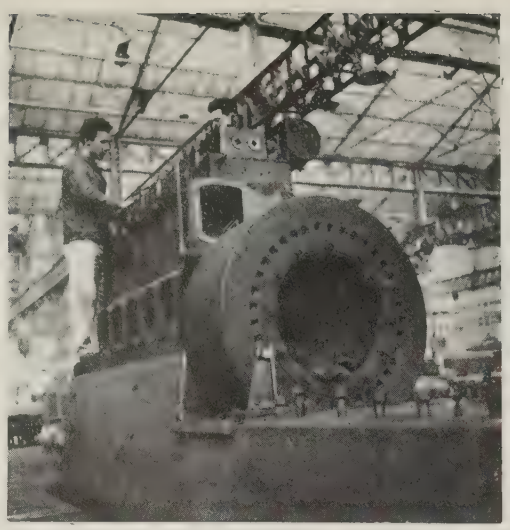
TOULON AU LENDEMAIN DE LA LIBÉRATION

Au lendemain des rudes batailles d'août 1944 qui aboutirent à la libération de Toulon, l'arsenal du grand port provençal offrait un sinistre tableau : il était pratiquement détruit à 95 %. Ses treize formes de radoub étaient inutilisables, 9.200 mètres de quai étaient démolis ; sur un total de 440.000 mètres carrés de bâtiments couverts, 200.000 étaient irrémédiablement ravagés



... puis les bassins de Castigneau, que domine la grue de 150 tonnes, et les ateliers a bois, qui dissimulent les lointains de la Seyne.

L'arsenal de Toulon est un grand centre de réparations pour la flotte armée.



Un des chalands automoteurs du Rhone actuellement en construction a Toulon.

Un des quartiers de Toulon construits par la marine pour loger son personnel.

et le reste, gravement endommagé. L'outillage était de même détruit ou dispersé, les plans d'eau et les abords des quais encombrés de mines et des épaves du sabordage de novembre 1942, dont un petit nombre seulement avaient été relevées. Trois postes d'accostage en tout et pour tout étaient disponibles aux appontements de Milhaud, où, autrefois, une trentaine de bâtiments légers, croiseurs, contre-torpilleurs et torpilleurs, pouvaient s'amarrer.

La guerre cependant continuait : d'immenses convois attendaient, qui amenaient vivres, munitions, combustible; l'escadre française, après sa brillante participation au débarquement de Provence, était là, elle aussi. Ses bâtiments devaient poursuivre le combat qui, pendant tout l'hiver de 1944-1945, allait être livré le long des côtes en direction de Gênes : il fallait qu'elle pût s'appuyer sur Toulon, y refaire son plein de munitions, de vivres, de mazout, et ce fut à Toulon le même miracle qu'à Brest. Les moyens du port étaient nuls. Pendant que les Travaux Maritimes récupéraient une partie du matériel, le nombreux personnel des constructions navales, inutilisable dans sa spécialité faute d'ateliers en état, se mit aussitôt aux premiers déblaiements. Moins de quarante jours après la rentrée triomphale de notre escadre victorieuse, l'arsenal recommençait à vivre : des dragages hâtifs avaient à peu près assaini la rade, les réseaux d'eau, les circuits téléphoniques, les voies ferrées et terrestres étaient remis en état, 19.000 tonnes de mazout pouvaient déjà être stockées à Missiessy et le pipe-line desservant les appontements de Milhaud était réparé ; surtout, des ponts provisoires jetés par-dessus les épaves le long des quais et des caissons offraient aux nombreux transports dirigés sur le port la possibilité d'accoster, tandis que des baraquements provisoires permettaient aux services indispensables de fonctionner.

TOULON, ARSENAL DE RÉPARATION ET D'ENTRETIEN

Toulon n'a jamais été un grand port de constructions neuves comme Brest et comme Lorient. Dans ce domaine, l'activité de l'arsenal se limitait avant la guerre au montage de quelques sous-marins. Par contre, les ateliers pour l'entretien et la réparation des bâtiments de combat étaient importants. Bien avant la guerre de 1914 et pendant la plus grande partie de la période d'entre les deux grandes guerres mondiales, nos plus nombreuses escadres ont été basées à Toulon, et c'est ce qui explique l'importance des moyens de carénage dont l'arsenal était doté. Depuis 1945, ce rôle d'arsenal de réparations, Toulon n'a pas cessé de le remplir ; le port a armé la plus grande partie de ceux de nos bâtiments qui, depuis trois ans, naviguent en Extrême-Orient et font la guerre en Indochine ; c'est lui qui doit entretenir la plupart de ceux qui reviennent en France entre deux campagnes. Aussi l'une des tâches les plus urgentes qui s'imposèrent au lendemain de la libération fut-elle la remise en état des formes de radoub indispensables pour qu'il pût remplir ce rôle. Successivement, la remise en état des bassins fut entreprise, souvent avec un matériel de chantier des plus sommaires ; la réfection des galeries d'évacuation des formes de Missiessy, par exemple, fut commencée sans qu'on disposât de planches ou de tôles de coffrage. Ainsi furent refaits musoirs, écluses et aqueducs d'aspiration et de refoulement pendant que l'on remontait les bajoyers démolis ou effondrés et que l'on reconstituait les stations de pompage. Dès l'hiver 1945-1946, cinq bassins de radoub étaient en état, et le port pouvait de nouveau caréner cuirassés et croiseurs, paquebots et cargos. A la même date, quatre musoirs gravement endommagés avaient été remis en état au prix de travaux délicats, car ils le furent par béton constitué sous l'eau.

Quatre années ont passé depuis la libération. Aujourd'hui, neuf formes de radoub sur les treize d'avant la guerre sont en état : il reste à remettre en service les formes de Castigneau et les bassins Vauban, qui demeurent les plus grands du monde. Si l'on excepte les quais du Mourillon et ceux de la Pyrotechnie, qui aujourd'hui présente peu d'intérêt, les quais sont pratiquement réparés, et il en est de même pour la plus grande partie des installations de stockage des combustibles liquides. 40.000 mètres carrés de nouveaux bâtiments ont été réédifiés et plus de 220.000 mètres carrés de magasins et d'établissements industriels et autres ont été relevés, en particulier l'important atelier des machines ; suivant les ateliers, enfin, de 40 à 60 % de l'outillage ont été reconstitués, et de nouveaux moyens de levage (grues de quai ou grues automobiles) équipent maintenant les quais.

Comme nos autres arsenaux, Toulon a réussi à retrouver une partie de son activité d'avant guerre et à reconstituer son outillage en accomplissant d'importants travaux au titre de la reconversion. L'arsenal, tout en entretenant les éléments de la flotte qui y sont rattachés, a réparé ou refondu de nombreux navires marchands, paquebots et cargos, et monté plusieurs milliers de wagons pour la S. N. C. F. ; on y construit en ce moment cinq grands chalands automoteurs de 75 mètres de longueur destinés à la navigation sur le Rhône. L'arsenal, enfin, a également participé à la reconstruction de la ville : c'est par ses soins qu'ont été édifiés pour le logement du personnel civil et militaire de nouveaux immeubles qui s'achèvent dans la banlieue toulonnaise et qui, d'ici quelques semaines, procureront une première tranche de deux cents logements, que d'autres suivront.

LE ROLE FUTUR DE TOULON POUR LA MARINE FRANÇAISE

La reconstruction de l'arsenal de Toulon se poursuit donc régulièrement dans les limites des crédits, qui ne sont pourtant pas aussi substantiels que certains le souhaiteraient, mais on ne saurait oublier que Toulon, longtemps notre première base navale par l'importance des forces qui y étaient stationnées, ne vient plus aujourd'hui qu'après Brest, devenu par sa position stratégique la première base métropolitaine de France, celle sur laquelle il convient de porter l'effort maximum dans le cadre des possibilités budgétaires. En Méditerranée, Toulon doit également compter avec la grande base nord-africaine de Mers-el-Kébir, qui est en plein développement et dont la position stratégique est plus intéressante. Toulon, cependant, conserve une grande place dans notre équipement naval en raison de la proximité de Marseille, notre plus grand port de commerce, et des avantages que présentent son vaste plan d'eau bien abrité, ses moyens industriels et notamment les cales sèches, les ressources de l'industrie locale et, en particulier, les chantiers de La Seyne, qui ont toujours figuré parmi les plus importants de France tant par la variété des travaux qu'ils peuvent entreprendre que par la qualité de leur production. Pour le moment tout au moins, Toulon demeure la seule base industrielle de réparations indispensable en Méditerranée-Nord aux besoins de la marine.

Des études se poursuivent pour la mise en souterrain de certaines installations vitales dont la proximité immédiate des quais n'est pas indispensable soit aux réparations des navires, soit à la vie des formations navales stationnées à Toulon. Le contrefort escarpé contre lequel est adossé Toulon forme comme un énorme rempart calcaire, et c'est dans un de ses éléments, la montagne du Faron, qui dresse au-dessus du port militaire ses falaises presque verticales, que l'on envisage d'aménager les souterrains indispensables aujourd'hui à la vie de tout établissement militaire.

TOULON ARSENAL ET TOULON VILLE

Le réaménagement en cours de l'arsenal de Toulon servira d'ailleurs grandement les intérêts de la ville de Toulon. Si, avant la guerre, en effet, les Toulonnais se montraient fiers de posséder un des tout premiers ports militaires de France, ils ne pouvaient, par contre, que regretter de voir la masse importante des ouvrages militaires et industriels de l'arsenal s'interposer entre la ville et la mer et faire obstacle à la recherche d'heureuses perspectives : la vue de la mer était complètement cachée aux touristes traversant la ville et le commerce local souffrait de cet état de choses.

Sans nuire aux intérêts de la marine militaire, l'urbaniste peut, aujourd'hui, envisager de réaliser une œuvre profitable pour tous dans le Toulon partiellement détruit que nous a laissé la guerre. Le problème qui se posait a été heureusement résolu et un programme général d'échange de terrains a été mis au point entre la marine et la ville, programme qui permettra d'améliorer grandement le site de Toulon. La marine a admis qu'elle pourrait reconstruire ailleurs certains de ses établissements détruits. Il a été décidé notamment qu'elle céderait à la ville les terrains de l'arsenal du Mourillon, trop éloigné du centre industriel principal et qui, pour cette raison, n'était pas d'une exploitation rationnelle. Elle a admis également de céder une bande de terrain entre la porte Vauban et la porte Castigneau et le droit d'usage des terrains nord-est de l'arsenal. La marine trouvera des compensations territoriales au nord de la future autoroute de la ville, où sera édifiée la zone des directions, à l'est (préfecture maritime), au nord de Missiessy et de Malbousquet (zone des sports), à l'ouest, vers Brégaillon, dans la région de l'hippodrome (services militaires).

La future base de Toulon formera ainsi un ensemble plus homogène, tandis que la ville, guérie de sa paralysie urbaine, pourra faire aménager de grandes voies est-ouest et nord-sud avec vues directes sur la rade et que les terrains cédés du Mourillon pourront devenir un quartier résidentiel qui sera l'un des plus beaux et des plus agréables de Toulon.

LA SEINE A L'EXTRÉMITÉ
DE L'ILE SAINT-LOUIS

MIROIRS DE PARIS

par ANDRÉ WARNOD

FONTAINE LOUVOIS

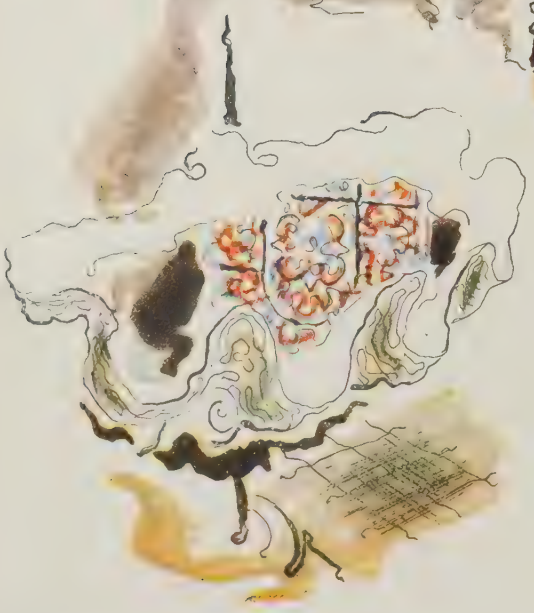
Le reflet d'un visage aimé, d'une fleur, d'un jardin, d'un arbre, d'une maison ou d'un palais est souvent plus émouvant que l'objet même. Les nobles hôtels de l'île Saint-Louis, Notre-Dame ou l'église Saint-Gervais, reflétés par la Seine, comme les maisons qui bordent le canal Saint-Martin, font naître en se mirant des paysages fixes ou mouvants d'un charme frémissant.

Les fontaines et les miroirs d'eau aident le Paris d'aujourd'hui à se souvenir du calme et du silence que le Paris d'hier connaissait et offrent au promeneur l'illusion de se trouver à des milliers de kilomètres du Boulevard, à des siècles en arrière des temps que nous vivons. L'eau crée bien des mirages.

Les fontaines parisiennes, hier et surtout avant-hier, visaient un but utilitaire qu'elles n'ont plus. On ne compte plus guère sur elles pour fournir l'eau nécessaire à couper son vin ou à prendre son bain, et les derniers Auvergnats porteurs d'eau sont depuis longtemps retournés dans leurs montagnes. L'eau, aujourd'hui, monte toute seule dans les maisons et s'acquitte sans défaillance de toutes les besognes avec une telle constance que cela semble tout naturel. Nous ne nous apercevons de sa présence que lorsque, devenue somptuaire, elle jaillit des fontaines, monte en jets d'eau ou emplit des bassins qui prennent au piège un peu de ciel.

Mais il fut un temps où l'eau, à Paris, était rare. L'aqueduc romain détruit par les Barbares ne fut relevé que par Marie de Médicis et, pendant des siècles, il fallut se contenter d'un ruisseau capté par les religieux du Pré-Saint-Gervais et dont quelques gouttes tombaient des trois fontaines élevées près des Halles

LE GRAND PALAIS



SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS

comme des temples à la divinité liquide. La somptuosité ornementale de la pierre assemblée, sculptée compensait la pauvreté de l'eau défaillante.

Si la fontaine Mahnée (mauvaise lessive) subsiste modestement, en revanche, la fontaine des Innocents, chef-d'œuvre de Pierre Lescot et de Jean Goujon, malgré l'apport de Pajon, demeure un pur joyau architectural de la Renaissance. L'aqueduc de Marie de Médicis fit naître une fontaine qui, après bien des vicissitudes, est devenue la fontaine Médicis du jardin du Luxembourg, dans les eaux de laquelle des générations d'étudiants et d'étudiantes, de Rodolphe et de Mimi mêlent leurs reflets à celui du Polyphème démesuré et jaloux surprenant dans leur grotte Acis et Galatée

LE TROCADÉRO

enlacés. Bien que Louis XIV ait réservé pour Versailles les féeries aquatiques imaginées par Le Nôtre, il dota Paris de quelques belles fontaines. Au siècle suivant furent élevées la fontaine de Birague et la fontaine de Bouchardon, transportée, plus tard, au square Monge et, lorsque Carmontelle créa pour le duc d'Orléans la nature artificielle du parc Monceau, il n'oublia pas l'eau et construisit le miroir où vinrent se réfléchir les colonnes corinthiennes qu'il alla chercher à Saint-Denis dans une chapelle abandonnée. Mais c'était toujours la pierre qui comptait le plus. La sécheresse régnait dans les vasques et les bassins.

Enfin, Napoléon vint. Il décréta : « L'eau coulera dans les fontaines, à Paris, le jour et la nuit. » On ne badinait pas avec un ordre de l'Empereur ; l'eau coula. L'Ourcq paya son tribut et, lorsque la Dhuys fut contrainte par Napoléon III d'abreuver, elle aussi, les Parisiens, la question fut résolue. Le roi Louis-Philippe n'avait pas si peur de l'eau que pourrait le faire croire son légendaire parapluie, puisqu'il la fit jaillir magnifiquement des fontaines de la place de la Concorde.

Est-il beaucoup de spectacles plus attachants par un jour d'été que l'eau lancée par la gueule des tritons montant vers le ciel en reflétant le soleil et les sept couleurs de l'arc-en-ciel ?

L'hiver transforme les miroirs d'eau en glace sans tain, et les grandes naïades sont revêtues d'un manteau blanc d'un curieux aspect. Toutes les fontaines ainsi emmitouflées deviennent monuments de rêve tandis que sur les bassins gelés sautillent les moineaux affamés. N'a-t-on jamais patiné sur les bassins des

FONTAINE MÉDICIS

LE CANAL SAINT-MARTIN

Tuileries ou du Luxembourg ? En tout cas on se baigne chaque année dans la fontaine de la place de la Concorde, une seule fois il est vrai, lorsque la troupe des rapins en costumes extravagants revient du bal des Quat'z'arts en hurlant la fameuse chanson du Pompier.

Mais les miroirs d'eau parisiens allaient connaître une beauté nouvelle que les temps passés n'avaient pu leur donner, quand Jacopozzi, grand maître de l'électricité, se mit à fouiller avec ses projecteurs indiscrets et diaboliques les vieilles pierres de nos monuments, violant les secrets tenus pendant des siècles. Les pierres taillées de la cathédrale devinrent dentelle. Les guerriers de *la Marseillaise* s'animèrent au flanc de l'Arc de Triomphe, et les miroirs d'eau, que ce soient ceux du Trocadéro ou de la Tour Eiffel aussi bien que l'eau de la Seine, participaient à cette féerie en la doublant par le reflet des monuments, tandis que l'Obélisque se dressait tout blanc entre les hauts panaches de poussière d'eau lumineuse crachée par les tritons... Miroirs et reflets, images changeantes déformées parfois par la malice de l'eau, vous êtes un des charmes de Paris !

LA TOUR EIFFEL

ILLUSTRATIONS DE CARLIEZ.

FABRICATION DES ARMES DE CHASSE

par notre envoyé spécial RENÉ BRANELLEC

De méchantes langues disent des chasseurs qu'ils aiment, dans l'ordre, leur fusil, leurs chiens et leur femme. Les mieux intentionnées hésitent seulement à donner la préférence aux chiens. Mais chacun sait que les mots rosses abondent en cette matière, où l'homme renoue à la fois avec l'âme de ses ancêtres des cavernes et la terre, en sorte que la chasse, bien plus qu'un sport, se trouve être une communion et une effusion.

Un auteur dramatique, M. Gabriel Arout, assure qu'il existe un lien de sympathie entre le meurtrier et sa victime, surtout, précise-t-il, quand le meurtre, pour une raison quelconque, n'est pas accompli.

L'ALÉSAGE DES TUBES EST UN DES PREMIERS STADES DE LA FABRICATION DES ARMES.

Cette « raison quelconque » provient généralement d'une défaillance — passagère — dans la perception de la ligne idéale qui unit la bouche du fusil au gibier. Pour être un chasseur on n'en est pas moins homme, donc sujet à l'erreur.

Il est, au reste, mille façons de dégager sa responsabilité. On le fait volontiers, quand on est novice, aux dépens de ses chiens ou de son fusil. Que peuvent valoir semblables excuses ?

Depuis le fusil à piston, de grands progrès ont été réalisés dans la fabrication des armes à feu et de leurs compléments, les cartouches. C'est une vérité commune sans doute, prise dans sa totalité, mais on la connaît moins dans le détail.

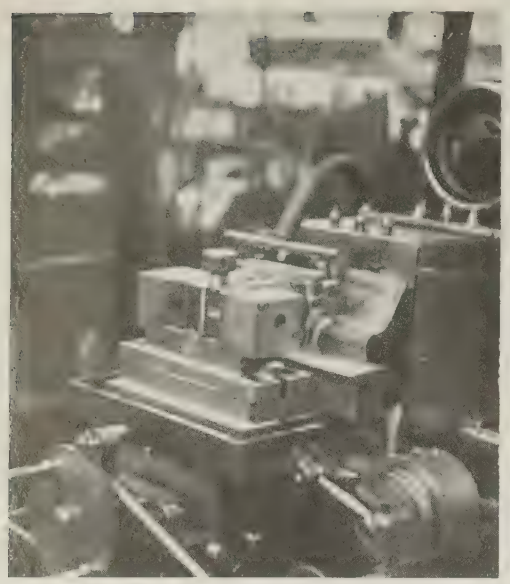
Il existe en France 350 fabricants de fusils de chasse, qui, à eux tous, emploient 2.000 ouvriers. La plupart sont des artisans et certains ne produisent guère plus de dix fusils par an. Il s'agit dans ce cas d'ouvriers de la région de Saint-Etienne — centre incontesté de cette fabrication — revenus à la terre après avoir fait un stage dans une des quinze grandes entreprises spécialisées ou qui tiennent leur habileté de leur père, car ce métier difficile, nécessitant un long apprentissage, se perpétue dans les mêmes familles.

Elles ont pourtant connu des crises sérieuses. Un décret impérial de 1810 interdisant la fabrication de fusils de chasse de mêmes caractéristiques que les armes de guerre jeta le marasme dans la profession : les fusils de guerre avaient alors un calibre de 16 millimètres, celui que recherchent le plus les chasseurs. C'est seulement en 1885 que redevinrent libres la fabrication et le commerce des armes de chasse. Toutes entraves furent levées et, du coup, on tombe dans l'excès inverse, l'absence complète de contrôle aboutissant à une fabrication irrégulière et d'une qualité souvent médiocre.

Après une période de prospérité, de 1919 à 1932, nouvelle crise qui dure jusqu'en 1938.

Aujourd'hui, la production atteint le niveau de 1928 avec 130.000 à 140.000 fusils par an, ce qui paraît fort encoura-

LE DRESSAGE DES CANONS NÉCESSITE UNE TRÈS GRANDE SURETÉ DE COUP D'ŒIL.



UNE OUVRIÈRE SURVEILLE 3 OU 4 MACHINES QUI ASSURENT LE RAINURAGE DE LA BASCULE.

geant pour les fabricants, le prix d'un fusil à deux coups s'élevant à 45.000 francs en moyenne. Mais quelques remarques s'imposent. En premier lieu, les arsenaux d'Etat prennent une part appréciable de ce gâteau. Secondement, il est tout à fait invraisemblable que le rythme actuel des ventes se maintienne. On estime qu'il est dû, pour une grande part, au renouvellement des fusils qui durent être confiés aux autorités au début de l'occupation allemande et qui, pour la zone occupée, ont été rendus dans la proportion de 30 %. Il est vrai que le resserrement éventuel du marché intérieur pourrait être compensé par les exportations, pour lesquelles il y a de fortes demandes.

La fabrication française est, en effet, très cotée à l'étranger et elle le doit sans aucun doute à

LES PETITES PIÈCES DES ARMES DE CHASSE SONT FRAISÉES PAR D'HABILES OUVRIÈRES.

la qualité de sa main-d'œuvre, mais aussi à des épreuves dont il convient de parler sommairement.

BANC D'ESSAI DES ARMES ET DES CARTOUCHES

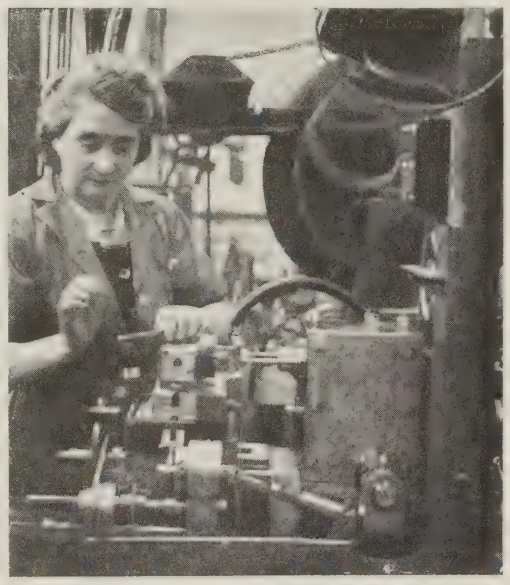
Le premier règlement officiel concernant la vérification des armes de chasse remonte à 1782. Un arrêt du Conseil d'Etat du roi déclare que les fusils, avant d'être livrés au commerce, devront être soumis à une série d'examens déterminant qu'ils ont supporté sans dommage une pression supérieure à la pression d'emploi. Les armes ainsi éprouvées portent un poinçon attestant leur robustesse.

Le banc d'épreuve le plus connu et le plus important, celui de Saint-Etienne, était à l'origine concédé par adjudication à un éprouveur juré et assermenté, lequel se payait de ses peines — et du bruit — en percevant une redevance sur chaque fusil. En 1856, la Chambre de commerce acheta avec la charge l'établissement, qui, en 1905, fut considérablement agrandi et n'a cessé de recevoir depuis des améliorations.

Du temps des fusils à baguette, on se bornait à l'essai des canons. Les ouvriers canonniers ne pouvaient alors vendre, ni les marchands acheter des canons qui n'eussent été éprouvés et marqués du poinçon d'acceptation, « et ce, sous peine de 300 livres d'amende pour la première fois et de la déchéance de maîtrise pour la seconde fois ».

Actuellement, le contrôle porte sur les canons et sur les fusils finis, cette dernière épreuve s'effectuant soit sur le fusil « en blanc », c'est-à-dire sur une arme qui devra revenir à l'atelier pour y être polie et parée avant d'être expédiée au client, soit sur le fusil complètement fini, en état de livraison.

Voici comment se passent ces diverses opérations. Lorsqu'il s'agit des canons, on leur adjoint une fausse culasse et on les prépare comme les antiques fusils à piston, avec une bourre et une charge de plomb et de poudre variable suivant



ENLÈVEMENT DE LA BASCULE APRÈS LE RAINURAGE AUTOMATIQUE DE LA PIÈCE.

l'épreuve qu'on veut leur faire subir : simple, double ou triple, les pressions par centimètre carré s'élevant de 1.000 kilos avec 11 grammes de poudre, à 1.150 kilos avec 12 gr. 5 et 1.300 kilos avec 14 grammes de poudre. Ces pressions sont très largement supérieures aux pressions d'emploi, une cartouche ordinaire convenablement faite ne développant que 400 à 450 kilos par centimètre carré.

Les canons chargés sont emmenés dans une chambre spéciale où on les dispose, par série de vingt à trente, chacun dans une cannelure et orientés de manière que la charge de plomb aille frapper une nappe d'eau, où elle sera finalement récupérée. Un cordon relie toutes les culasses et l'allumage est assuré automatiquement par une magnéto installée à l'extérieur de la chambre et

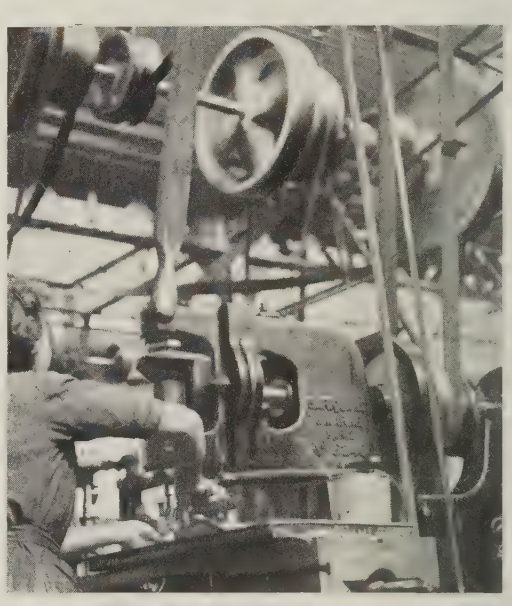
LE PLATEAU MAGNÉTIQUE RECTIFIE LES PIÈCES.

UNE PERCEUSE A TROIS BROCHES EST UTILISÉE POUR EFFECTUER L'USINAGE DE LA BASCULE.

qui, pour la sécurité du personnel, fonctionne uniquement lorsque la porte de la chambre est verrouillée.

Les canons ne présentant pas un agrandissement supérieur à 2/10 de millimètre après cette épreuve sont poinçonnés, puis rectifiés, et l'on découpe le « choke », partie refermée d'un millimètre par rapport au diamètre de l'âme et située à la bouche du fusil. La chambre de logement de la cartouche est également faite à ce moment. On usine le crochet et l'on polit l'extérieur du canon.

Les fusils finis sont essayés à une pression de 850 kilos pour l'épreuve ordinaire ou de 1.100 kilos pour l'épreuve supérieure, qui est rarement demandée. Le fusil est placé sur un chevalet constitué par une table mobile sur



TOUTES LES PARTIES SONT OBTENUES MÉCANIQUEMENT : VOICI LE FRAISAGE DE LA BASCULE.

laquelle se trouve un étrier où vient se loger la crosse. Au départ du coup, l'étrier comprime un ressort à boudin, tandis que la table recule par l'effet d'inertie. Le tout est étudié pour réaliser le tir à l'épaule, dans le but de vérifier la solidité de l'ensemble et particulièrement de la crosse. Une crosse, en moyenne, se brise sur 10.000 fusils essayés. Cette épreuve permet enfin de vérifier s'il n'y a pas de jour entre la tranche du tonnerre du canon et le système de basculage. Elle donne lieu à la délivrance d'un certificat de couleur bistre pour les fusils finis « en blanc », et rouge pour les fusils en état de livraison.

Quant à l'utilité de ces essais, un fait divers en date du 1er août dernier la démontre tristement : un paysan de la région d'Arras, faisant la chasse aux corbeaux, appuie sur la détente de son fusil, qui éclate et lui défonce la poitrine. De quoi le pauvre homme est mort sans tarder.

Avoir un fusil fait de très bon acier mi-dur, soigneusement usiné et dûment éprouvé est

évidemment la meilleure garantie contre de tels risques. Beaucoup de chasseurs n'en demandent pas plus et, en fait, leur expérience ainsi que le prix qu'atteignent aujourd'hui les cartouches — 20 à 30 francs pièce — les incitent à fabriquer eux-mêmes leurs munitions. La plupart y réussissent fort bien.

Cependant, il s'en faut que toutes les cartouches aient les mêmes qualités. Or, les qualités optima sont représentées par un minimum de pression (400 à 480 kilos), un maximum de vitesse de plomb et un minimum d'écart des vitesses. Le banc d'essai possède des appareils grâce auxquels on calcule les pressions et les vitesses.

La pression est mesurée par l'écrasement plus ou moins grand d'un cylindre en cuivre fourni par le laboratoire central des poudres en même temps que la table de « tarage ». La pression normale d'une cartouche d'épreuve correspond à un écrasement de 1 mm. 20 du cylindre témoin.

La vérification des vitesses est faite dans le chronographe le Boulanger-Breger, et elle est basée sur la mesure de la vitesse restante des plombs à 10 mètres du canon.

Le chronographe est formé de deux électro-aimants commandés par deux circuits différents : un circuit de bouche et un circuit de cible. Le circuit de bouche est formé par un fil de cuivre de 3/10 de millimètre de diamètre, disposé à 10 centimètres devant la bouche du fusil. Le circuit de cible est fermé par un appareil à inertie placé sur la cible, laquelle est métallique.

Lorsque les deux circuits sont fermés, on peut suspendre par aimantation une armature cylindrique à chaque électro-aimant.

Sur le chronographe se trouve une arête vive appelée couteau, maintenue armée au moyen d'un cran d'arrêt. Au tir, le fil de cuivre est coupé par la charge et l'aimantation cesse. La première armature tombe en chute libre. Lorsque le premier plomb arrive à la cible — à 20 mètres de la bouche du fusil — l'appareil à inertie coupe le deuxième circuit et la deuxième armature tombe à son tour, déclenchant le cran d'arrêt qui libère le couteau. Celui-ci frappe la première armature et lui laisse une marque limitant l'espace parcouru par la pièce pendant que les plombs franchissaient la distance séparant le fil de cuivre de la cible. La mesure de cette longueur permet de déterminer le temps et, par voie de conséquence, la vitesse. On estime que celle-ci correspond à la vitesse des projectiles au milieu du parcours et on l'appelle la vitesse restante. La vitesse initiale étant de 375 mètres-seconde, l'écart des vitesses doit être inférieur à 7 mètres pour que la cartouche puisse être considérée bonne.

ET LE GIBIER ?

Mais il ne suffit pas, hélas ! d'avoir un bon fusil, d'y mettre des cartouches correctes et de posséder un coup d'œil infaillible. Tout cela n'est rien si le gibier fait défaut. L'an dernier maints excellents chasseurs durent se contenter de piètres butins. Le braconnage avait sévi, dans des proportions inconnues avant guerre, de 1944 à 1947. D'autre part, les cartouches étant rares et chères, les rapaces, renards, corbeaux, pies, etc., vécurent en paix pendant toute cette période et firent des ravages. Les lapins eux-mêmes, dont la faculté de reproduction est bien connue, semblaient avoir disparu. Chez les perdreaux gris, c'était un désastre : on ne les voyait plus. On émit beaucoup d'hypothèses. Certains incriminaient l'arsenic, qui est à la base des poudres employées dans la lutte contre le doryphore. Le ministère de l'Agriculture démentit cette supposition et accusa le froid.

A ma connaissance, les tenants de ces diverses thèses n'ont pu s'accorder que sur un point : le perdreau gris réapparaît. Le perdreau rouge, qui s'est très bien maintenu, promet, m'a déclaré la Saint-Hubert, bien des joies aux tireurs. Le lièvre est abondant. Canards, bécasses et faisans ne sont pas contingentés.

1.500.000 permis ont été délivrés en 1947. Il avait été question, un moment, d'en augmenter le prix. Cette menace est écartée et le chiffre de 1947 sera probablement dépassé. La moyenne de cinquante cartouches par chasseur a des chances, elle aussi, d'être améliorée. Car ce n'est pas cette année encore que l'on devra se contenter de tirer sur des casquettes.

Photographies *France-Illustration* (Alexandra).

LE MONTAGE DE LA BASCULE SUR LE CANON.

BROSSAGE APRÈS L'ÉPREUVE DE PRESSION.

MACHINE POUR LE CHARGEMENT DES CARTOUCHES SUIVANT LES NORMES D'UTILISATION OPTIMA.

POINÇONNAGE APRÈS ÉPREUVE DE LA PRESSION.

UN BEAU FUSIL NE VA PAS SANS ORNEMENT.

DEVANT LE MARÉCHAL MONTGOMERY, AU COURS D'EXERCICES DES TROUPES AÉROPORTÉES BRITANNIQUES, UNE JEEP SORT DU PLANEUR QUI L'A TRANSPORTÉE.

DES PARACHUTISTES BRITANNIQUES SPÉCIALEMENT ÉQUIPÉS SIMULENT UNE ATTAQUE CONTRE L'ENNEMI AUSSITOT APRÈS AVOIR PRIS CONTACT AVEC LE SOL.

LES ARMÉES EUROPÉENNES

par le colonel de réserve MARCEL VERNOUX

LES ARMÉES BRITANNIQUES

Si l'armée soviétique se caractérise par sa masse, on ne peut pas en dire autant de l'armée britannique, malgré l'effort de guerre total fourni en ces dernières années. Obligée de défendre son île, l'Angleterre a surtout développé son aviation, qui lui était indispensable : aviation de chasse d'abord, quand il s'agissait de défense ; aviation de bombardement ensuite, quand elle est passée à la riposte. Tenue de conserver dans le monde entier ses positions stratégiques déjà fortement entamées par l'offensive japonaise, elle a dû entretenir et développer sa marine, ce qui était d'ailleurs de tradition. Aussi ses forces terrestres ne dépassèrent-elles jamais la moitié des forces totales mobilisées, et l'armée britannique, même renforcée des armées de tous les dominions, n'arriva pas à mettre sur pied cinquante divisions. Cependant, si l'on songe aux campagnes de Libye, de Birmanie, puis de Normandie, on est obligé de reconnaître qu'elles ne manquaient pas de valeur.

C'est une vieille armée traditionaliste, qui, au milieu des bouleversements imposés par la tourmente, s'est toujours refusée à abandonner les règles d'autrefois. La nécessité — provoquée surtout par l'appauvrissement financier de la métropole et l'impossibilité de trouver désormais assez de volontaires pour compléter les effectifs — vient d'obliger la Grande-Bretagne à faire un accroc de taille à ses principes : elle a décidé la conscription en temps de paix.

Le temps n'est pas encore très loin où l'Angleterre pensait que sa marine était suffisante pour assurer la protection de ses possessions lointaines, les forces de l'ennemi ne pouvant être transportées que par mer ; aussi ses forces terrestres avaient-elles surtout pour mission d'assurer l'ordre et la souveraineté britanniques au sein des colonies. Il fallut le désastre de Singapour, après celui de Hong-Kong, puis la conquête japonaise de la Birmanie pour démontrer l'insuffisance de cette conception ; les troupes ne se transportent-elles pas aujourd'hui par avion aussi bien que par bateau ? Il était démontré que les garnisons de tous les territoires devaient être suffisantes pour résister, temporairement au moins, à une attaque possible.

Dans ces conditions, quels étaient donc les territoires à garder et, parmi eux, ceux à conserver en première urgence ? Depuis deux siècles, Londres aurait répondu invariablement : ceux qui assurent la sécurité de la route des Indes ; et, depuis un siècle, le Colonial Office aurait ajouté : c'est en Moyen-Orient que se trouve la clé de cette route.

Or, c'est bien toujours sur les rives de l'océan Indien que se trouvent la grande majorité des terres du Commonwealth britannique. Seuls, ou à peu près, font exception le Canada (mais nous avons vu que celui-ci était intégré dans la défense du continent américain) et la métropole, assez dangereusement placée aujourd'hui à la limite de deux mondes. La route des Indes doit donc s'entendre non pas seulement comme route menant aux Indes britanniques — devenues d'ailleurs aujourd'hui dominions temporaires (1) — mais comme route menant aux terres impériales de l'océan Indien. Il faudrait, pour bien faire, que Londres assurât à la fois la sécurité des territoires eux-mêmes et de la route qui y mène.

Par nécessité, l'occupation de ces terres a fait place à des alliances plus ou moins élastiques : Chypre et la Cyrénaïque restent — provisoirement — les seules bases britanniques de la région. Désormais, c'est au Kenya que se trouve le centre du monde britannique : il ne serait question de rien de moins que de convertir toute l'Afrique orientale, depuis le Soudan jusqu'à l'Afrique du Sud, en une vaste zone stratégique dotée d'autostrades, de voies ferrées, de bases aériennes et navales et d'un centre industriel autonome.

Si l'Empire a son centre à Nairobi, la Grande-Bretagne est du moins toujours sur les rives de la mer du Nord et de la Manche ; là aussi, la Home Fleet, autrefois gardienne orgueilleuse de l'île, n'est devenue qu'un élément de la défense, conjointement à l'armée de l'air et même à l'armée de terre. Et il est symptomatique de constater que c'est aujourd'hui le maréchal Montgomery, chef de cette dernière, qui représente, plus que tout autre, le principe même de la défense britannique. Nous connaissons ses principes, qu'il nous a exposés en août 1947, après l'avoir fait à plusieurs reprises chez lui-même, sous la forme des conditions que doit remplir une nation forte :

1° Avoir un caractère national fort ;

2° Disposer d'un bon équipement scientifique et technique ;

3° Avoir son industrie dispersée ;

4° Avoir une armée régulière, pas très nombreuse, mais bien composée, soutenue par une armée de réserve ; le tout rapidement mobilisable ;

5° Etre préparée à la guerre.

La troisième condition sera sans doute la plus difficile à obtenir, à moins que le projet de développement de l'Afrique orientale ne prenne jour, ce qui, de toute façon, ne pourra se faire que progressivement et lentement ; mais la quatrième condition est en marche, et, dans la recherche d'une armée définitive, on peut dire que l'Angleterre est, de tous les pays, celui qui est le plus avancé aujourd'hui.

On sait que la conscription — sous la forme du *Military Training Act* — date en Grande-Bretagne du début de 1939, alors que la guerre paraissait certaine ; allait-on, en 1946, revenir aux vieilles coutumes ? Au moment où

(1) Il convient de remarquer que Ceylan forme un dominion séparé et que les Anglais y conservent la base maritime de Trincomalee.

DÉFILÉ D'UN DÉTACHEMENT DE TROUPES TCHÉCOSLOVAQUES A PRAGUE.

L'ARMÉE TURQUE DISPOSE DE MATÉRIEL MODERNE ANGLAIS ET AMÉRICAIN.

L'INFANTERIE ESPAGNOLE RESTE LA PARTIE PRINCIPALE DE L'ARMÉE.

L'ARMÉE ITALIENNE, DEPUIS TROIS ANS « ARMÉE DE TRANSITION ».

la question s'est posée, les forces britanniques, déjà démobilisées au maximum, comportaient cependant encore 940.000 hommes dans l'armée de terre, 448.000 dans la marine et 352.000 dans l'aviation ; les dernières réductions prévues — après évacuation de l'Italie et de Trieste, ce qui n'est pas encore entièrement réalisé — devaient ramener le premier chiffre à 650.000. Et cette réduction se révélait nécessaire du point de vue économique ; or, on s'aperçoit bien vite que le courant des engagements serait impuissant à combler les vides produits par la démobilisation ; ajoutons à cela la nécessité, déjà démontrée deux fois, d'avoir des réserves instruites : les dernières résistances disparurent, et, après un premier projet de service actif de dix-huit mois, un projet définitif passa en avril 1947, ramenant cette durée à douze mois. Le citoyen britannique sera dès lors astreint au service militaire en temps de paix pendant six ans, dont cinq ans dans la réserve avec périodes possibles.

Quand on parle de l'Empire britannique, il ne suffit pas de parler de l'armée de Grande-Bretagne ; en réalité la puissance britannique s'appuie sur les forces armées des divers Etats qui composent le Commonwealth, et parmi eux les différents dominions ne sont plus à négliger. Jusqu'à ces derniers temps, cet ensemble comprenait en réalité six armées différentes, dont celle de Grande-Bretagne n'est que l'aînée. En 1938 la conscription n'existait qu'en Afrique du Sud ; elle a été, depuis 1945, votée successivement en Australie, puis au Canada ; le volontariat est, par contre, encore de règle en Irlande du Nord et en Nouvelle-Zélande.

Depuis le 2 septembre 1939, l'utilisation de toutes ces armées était dirigée de Londres par le *War Cabinet* ; elle est maintenant coordonnée par l'*Imperial General Staff* ; mais, à part cette coordination, elles se comportent chacune comme des armées de pays indépendants.

Dans la métropole, faisant le premier pas dans la réorganisation militaire d'après guerre, le gouvernement britannique a, dès octobre 1946, fixé les principes de l'organisation centrale : celle-ci est désormais assurée par un comité de défense, présidé par le premier ministre et composé des ministres militaires, de celui des Affaires étrangères, du Travail et de la Production industrielle. Un nouveau ministre, dit « ministre de la Défense », assure la vice-présidence du comité et coordonne les efforts des départements militaires. A ce comité sont subordonnés des sous-comités pour les différentes questions : production, recherches, problèmes stratégiques, etc. ; enfin, un certain nombre de services ont été centralisés sur l'ensemble des trois armées. Ces dispositions, nous l'avons vu, ont été adoptées également, depuis, dans les forces françaises.

Les solutions les plus originales sont celles qui ont été prises pour accorder l'organisation moderne avec les anciennes traditions ; on sait, par exemple, que la vieille infanterie britannique comprenait cinq régiments de la garde et soixante-quatre régiments de ligne, étroitement liés aux comtés d'où ils tenaient leurs origines et leurs coutumes. En Angleterre, un régiment n'est pas une unité tactique (en campagne, c'est la brigade, ensemble de trois bataillons, qui correspond au régiment de chez nous), mais un organe de tradition, gardien d'un dépôt, et qui, autrefois, présidait aux destinées de deux bataillons, l'un tenant garnison en Grande-Bretagne à son siège de tradition, l'autre faisant du service aux colonies. Chaque régiment était, en outre, le noyau autour duquel gravitaient les deux à cinq bataillons de territoriale du comté : unités faites uniquement de volontaires qui, par patriotisme et aussi par cet esprit de club très vivant en Angleterre, se réunissaient au moins deux fois par mois et faisaient une période d'ensemble au camp quinze jours par an. En ce qui concerne les régiments réguliers, une tradition essentielle voulait que l'avancement, comme les renforcements en personnels, se fît dans le cadre du régiment, le bataillon resté en garnison fournissant les renforts nécessaires à son jumeau faisant campagne. Possible au cours de simples guerres coloniales, cette pratique amena dans les deux derniers conflits de graves inconvénients, et l'on fut obligé d'y faire de nombreuses entorses ; de plus, on créa de nouveaux bataillons, et ceux-ci furent rattachés aux régiments anciens.

La nouvelle articulation de l'armée rend désormais impossible le dualisme des bataillons régimentaires ; de plus, la suppression d'un certain nombre d'entre eux est devenue nécessaire : comment faire sans toucher aux sacro-saints régiments, alors qu'on sait bien que le cadre régimentaire est trop rigide ? On s'en est tiré en créant des « groupes » de régiments, à l'intérieur desquels les mutations sont autorisées, qui seront chargés dans des « centres d'entraînement » de faire l'instruction primaire du contingent affecté à leur groupe et qui permettront néanmoins aux régiments, un peu plus cantonnés encore dans leur rôle traditionnel, de continuer à entretenir les coutumes du comté et de coiffer les bataillons de territoriale, car, malgré le service obligatoire, ceux-ci ne sont pas destinés à disparaître et sont encore prévus comme devant fournir à l'avenir la première réserve de l'armée. Pour réduire le nombre des bataillons sans en dissoudre, on a imaginé de les faire passer successivement (dans chaque groupe) de la position « métropole » à la position « étranger », puis à la position « en veilleuse » pendant laquelle ils seraient frappés d'une mort temporaire. Dans les conditions actuelles, la position métropole durerait de huit à dix ans, les deux autres, chacune de dix à quinze ans.

La situation de l'artillerie n'est pas moins originale, puisqu'il n'y a dans l'armée britannique qu'un régiment de tradition, le *Royal Regiment of Artillery* ; il est vrai que cela facilite les transformations ou mutations à l'intérieur de l'arme ; tous les Français qui ont combattu auprès des troupes britanniques savent que la batterie anglaise est l'équivalente de notre groupe, mais ne laisse pas autant d'autonomie à ses *troops* (batteries) que nous en laissons aux nôtres : solution que l'artillerie britannique est seule à utiliser. Moins attachées aux traditions, les armes modernes présentent moins d'originalité, pas plus d'ailleurs que les grandes unités, qui groupent des unités traditionnelles, mais qui, elles, n'en ont pas de propres. Il y a actuellement des divisions en Grande-Bretagne, comme il y en a outre-mer, alors qu'il n'en était pas ainsi avant 1939.

On ne s'est pas contenté de réformer la structure des unités ; la formation et l'instruction des cadres n'ont pas été négligées. En 1947, a été ouverte la nouvelle « Académie militaire de Sandhurst », remplaçant les anciens collèges de Sandhurst et de Woolwich et supprimant ainsi la séparation entre cadets des armes savantes et des autres ; à Fremington a été créé un centre « interarmées », première réalisation d'une école de guerre combinée.

En définitive, voici l'armée la plus traditionaliste du globe qui, en moins de deux ans, a accompli dans tous les domaines plus de réformes que n'a osé en réaliser aucune autre. Les solutions adoptées sont peut-être curieuses : elles sont encore bien incomplètes, et l'on ne peut pas dire que le visage actuel de l'armée britannique soit déjà celui qu'elle aura demain ; mais elles n'en ont pas moins été mises en pratique, alors que dans la plupart des autres pays on en est encore à l'ère des tâtonnements.

LES AUTRES ARMÉES EUROPÉENNES

Les armées que nous venons de passer en revue sont capables d'avoir des conceptions stratégiques et de les mettre en œuvre à elles seules ou avec l'appui de leurs alliés : ce sont des forces de valeur mondiale.

Il n'en est pas de même de celles des autres pays européens : celles-ci sont avant tout des forces de souveraineté et de défense de leur propre territoire, et leur participation à un conflit mondial ne peut s'envisager que comme force d'appoint. De plus, à part la Turquie, l'Espagne, la Suède et la Suisse, tous les pays européens ont été pratiquement réduits militairement à néant et ont dû repartir de zéro depuis 1944 ou 1945 : nous ne pouvons donc pas trouver chez eux une réalisation militaire très poussée.

Malgré le « rideau de fer », l'Europe reste encore ce qu'elle est depuis plusieurs siècles, une mosaïque de diversités :

— sur son aire centrale et orientale, c'est l'ensemble des nations qui, bon gré mal gré, ont dû accepter la direction soviétique ;

— au midi, le groupe de celles (Turquie, Grèce, Italie) qui, voulant résister à la pression slave, se sont appuyées sur la puissance anglo-saxonne ;

— à l'ouest, les vieux alliés de 1914 et 1939 qui, après avoir vainement cherché un équilibre, ont dû, eux aussi, s'appuyer sur le continent occidental ;

— plus à l'ouest encore, la péninsule Ibérique, dont le régime est discuté, mais dont l'emplacement géographique s'offre naturellement à l'influence américaine et mérite, de ce fait, une place à part ;

— enfin, le groupe des pays qui espèrent encore, malgré les leçons (ou à cause des leçons) du dernier conflit, dans la puissance de la neutralité : pays scandinaves au nord, Suisse sur les sommets des Alpes.

Il serait trop long de passer en revue toutes ces armées : contentons-nous donc de choisir des exemples dans chaque catégorie.

UNE ARMÉE SLAVE : L'ARMÉE TCHÉCOSLOVAQUE

Même avant le coup d'Etat de février 1948, l'armée tchèque était rattachée étroitement à l'armée rouge. L'alliance militaire de 1943 s'était concrétisée par les hommes dont dépend — depuis la libération — la nouvelle armée : à sa tête, le général Svoboda, ancien chef du corps d'armée tchécoslovaque de l'armée rouge ; à celle de l'instruction politique, le général Prochazka ; tous deux tenant en main les rouages permettant de diriger les actes comme les pensées d'un corps d'officiers jugé à priori trop occidental.

L'action — ou plutôt l'inaction — de l'armée au cours des journées de février a prouvé la solidité de cette armature entre les mains de ses dirigeants. Mais quelle est sa valeur du point de vue strictement militaire ?

Les jeunes Tchèques font théoriquement deux ans de service, sur lesquels une bonne moitié est employée dans les brigades du travail. L'armée ne compte guère plus de 150.000 hommes et a la prétention cependant de former seize divisions (dont quatre rapides à une brigade d'infanterie et une brigade de soixante chars) et un corps blindé (à trois brigades de trois bataillons).

Les divisions sont donc squelettiques ; de plus, elles ont un matériel essentiellement disparate : les divisions d'infanterie, y compris leur artillerie, sont surtout à matériel russe ; mais les blindés, comme l'artillerie antiaérienne et antichars, sont surtout d'origine allemande ; le corps blindé, enfin, qui provient de l'armée britannique en a gardé l'armement.

De tous les satellites de l'U. R. S. S., la Tchécoslovaquie est la seule à avoir une capacité suffisante de fabrication. Il semble qu'elle s'oriente vers un matériel particulier, mais dont les calibres — et les munitions — seraient du modèle russe ; d'ores et déjà, elle a fourni à la Bulgarie et à la Yougoslavie des machines-outils permettant leur fabrication.

En résumé, une armée encore en formation, mais qui, sous l'impulsion d'une puissance alliée, serait à même de fournir de grandes unités auxiliaires.

SUR LA ROUTE DU MOYEN-ORIENT : L'ARMÉE TURQUE

De tous les points que l'Amérique juge utiles à sa défense lointaine, nous avons vu que le territoire turc était un des principaux, même le principal. De plus, la Turquie est un pays essentiellement militaire et décidé à se défendre contre tout expansionnisme ; aussi ne faut-il pas s'étonner de l'aide militaire américaine à l'armée turque.

Celle-ci, qui en 1947 a coûté au pays 44 % de ses dépenses budgétaires (le record du monde entier), est basée sur le service de trois ans (deux ans en pratique) et réunit sur le pied de paix un effectif de 350.000 hommes.

Originairement armée de montagne et équipée dans ce sens, elle vient de s'adjoindre, grâce à ses alliés, un certain nombre d'unités blindées. Animée d'un haut esprit patriotique, elle peut, grâce à ses réserves instruites, mettre sur pied rapidement une trentaine de divisions.

Celles-ci peuvent avoir deux zones à défendre : à l'est, une frontière montagneuse où elle se révélerait certainement, même face à un ennemi très supérieur, comme un outil de qualité. A l'ouest, la zone maritime des Détroits, où l'on peut concevoir une aide alliée rapide.

En somme, et malgré les apparences, la Turquie peut être considérée comme un point fort sur l'échiquier mondial.

PLATE-FORME STRATÉGIQUE DU MONDE OCCIDENTAL : L'ESPAGNE

On pourrait en dire autant de l'armée espagnole si elle se trouvait dotée d'un matériel moderne.

Réduite récemment de 1 million à 400.000 hommes elle est encore, en effet,

La nouvelle armée belge s'inspire des méthodes britanniques.

La Suisse peut mettre sur pied une armée forte de 540.000 hommes.

une des plus fortes d'Europe, possédant vingt-cinq divisions (en huit corps d'armée) et capable d'en mettre quarante-trois en cas de besoin. Son encadrement est solide et certainement loyal envers le régime ; l'instruction et le loyalisme de la troupe sont moins certains, mais ils ne feraient pas de doute en cas d'invasion étrangère. La grande faiblesse, c'est le matériel, qui date encore du début du siècle et se trouve en quantités très insuffisantes pour toutes les armes autres que l'infanterie.

Une bonne partie de cette armée est sur les Pyrénées, une autre, de part et d'autre du détroit de Gibraltar; le reste tient garnison dans les grandes villes, où il assure surtout, par sa présence, le maintien de l'ordre.

Comparativement au pays, elle est donc une armée importante, qui prend à l'Espagne 40 % de son budget ; mais ces dépenses sont encore insuffisantes pour augmenter le potentiel matériel de ces forces, d'autant plus que la production nationale espagnole est incapable de faire face à ses besoins.

UNE ARMÉE EX-ENNEMIE : L'ARMÉE ITALIENNE

Elle a été reformée en deux temps : dès 1944 une armée de transition a été mise sur pied par les Britanniques, qui lui ont fourni leur matériel et qui l'ont prise sous leur commandement; le 10 février 1947, le traité de paix signé à Paris, tout en précisant un certain nombre de points, a confirmé en gros les effectifs et l'armement déjà accordés par les Anglais.

D'après le traité, la marine italienne a été réduite à peu près de moitié, l'autre moitié, livrée aux quatre grandes puissances. L'aviation ne doit pas comprendre de bombardiers, mais simplement 200 appareils de combat. Quant aux troupes de terre, elles sont limitées à 185.000 hommes plus 65.000 carabiniers ; elles ne doivent comporter que 200 chars, et les armes modernes (armes atomiques, engins automoteurs ou torpilles à influence, etc.) lui sont refusées.

Dans ce cadre, l'armée, qui a déjà près de trois ans d'âge comme « armée de transition », comprend, d'une part, des divisions d'infanterie (du type motorisé à deux régiments d'infanterie, un régiment de reconnaissance, quatre groupes d'artillerie, deux groupes antichars et antiaérien, un bataillon d'infanterie), d'autre part, des divisions de sécurité plus légèrement armées.

Les divisions d'infanterie, seule force militaire véritable, sont au nombre de cinq. L'instruction se donne d'abord dans les centres territoriaux, puis les recrues dégrossies sont versées dans leurs unités.

Petite armée modeste, l'armée italienne n'aura sans doute pas de sitôt la possibilité de s'accroître. D'ailleurs, ce n'est pas sur l'armée proprement dite, mais sur les carabiniers que le gouvernement a porté tout son effort : articulés en formations territoriales et en bataillons mobiles armés de mortiers et d'automitrailleuses, ils représentent une force sérieuse pour le maintien de l'ordre.

DANS L'UNION OCCIDENTALE : LA BELGIQUE

Dans son remarquable relèvement d'après guerre, la Belgique s'est aussi souciée de ses forces armées.

Comme avant la guerre, les effectifs sont fixés chaque année par la loi du contingent : l'armée de terre actuelle comprend :

— le corps d'occupation, fort de deux divisions, dont la majeure partie occupe, en zone britannique, une bande qui va d'Aix-la-Chapelle à Cologne et se prolonge au delà du Rhin à la lisière sud de la Ruhr ;

— deux régiments spéciaux (commandos et parachutistes) stationnent sur le territoire national.

L'aviation a quelques groupes de chasse et de bombardement ; la marine, quelques unités côtières ou d'escorte.

Ces forces ne totalisent que 50.000 hommes, ce qui est peu pour la Belgique, et ne coûtent au pays qu'à peine un peu plus de 10 % de son budget.

Il est vrai qu'un effort a été fait sur l'encadrement ; 5.500 officiers et 12.000 sous-officiers, chiffres qui indiquent une intention de revenir, le jour où cela sera nécessaire, à des effectifs plus sérieux.

L'armement, tombé à néant du fait des Allemands, est aujourd'hui essentiellement britannique et ne correspond qu'aux unités du temps de paix : les usines belges, qui, avant la guerre, armaient l'armée belge et des puissances étrangères, ne sont que partiellement remises au travail.

UNE PUISSANCE NEUTRE : LA SUISSE

Nous avons dit le 4 janvier 1947 comment ce petit pays, qui ne veut entendre parler d'aucune obligation internationale, tient à sa neutralité ; mais celle-ci coûte cher. Pratiquement, la Suisse est un des pays qui dépensent le plus, en temps de paix, pour leur armée — et dont les citoyens acceptent les obligations militaires les plus étendues.

Avec 4 millions d'habitants à peine, la Confédération peut mobiliser (et elle l'a fait par deux fois dans le dernier conflit) une armée de 540.000 hommes, comprenant 4 corps d'armée, 12 divisions, 3 brigades légères et 3 brigades frontalières. Tous les corps qui constituent ces forces existent et se réunissent une fois l'an en des « cours de répétition », dont les affiches de convocation couvrent les murs de la petite république. Et les périodes auxquelles sont astreints, abstraction faite de toute circonstance politique, les citoyens helvétiques varient entre cinquante semaines pour un soldat et plus de trois ans pour un officier d'état-major. Du fait de la dernière guerre, il est des « civils » suisses qui ont totalisé plus de huit ans de présence sous les drapeaux.

540.000 hommes, c'est bien peu pour résister à une grande puissance qui aurait besoin du sol suisse pour ses projets stratégiques, c'est insuffisant pour défendre tout le pays ; aussi la Suisse a-t-elle décidé — en 1941 — de se restreindre dans ses prétentions : son armée a abandonné la plaine pour se contenter de rendre la montagne, les voies ferrées du Simplon et du Saint-Gothard parfaitement inexpugnables.

L'emplacement de la Suisse sur le donjon de la forteresse Europe justifiera-t-il encore longtemps cet isolationnisme qui n'est d'ailleurs plus de notre époque ? Les citoyens helvétiques semblent en tout cas y être résolus : et, de tous les pays du monde peut-être, ce sont sans doute aujourd'hui les plus « militaristes » au beau sens du mot.

Le colonel Roux, directeur général des Sports, assistait aux fêtes.

Un des paysages les plus pittoresques, dans la vallée de la Dordogne.

Inauguration de la stèle a la mémoire des maquisards corréziens.

UNE RÉALISATION FRANÇAIS

Il y a quelques jours étaient inaugurés les aménagements touristiques du barrage de la Triouzoune, près de Neuvic-d'Ussel. La municipalité de cette pittoresque petite ville de Corrèze, aux destinées de laquelle préside depuis plus de trente-quatre ans M. Henri Queuille, ministre d'Etat, a eu, en effet, l'idée de créer, en accord avec le commissaire général au Tourisme, M. Ingrand, et le directeur général des sports, le colonel Roux, un centre de sports et de tourisme sur les bords du lac artificiel formé par la retenue des eaux de la Triouzoune.

Voiles blanches et hors-bords évoluent maintenant sur le magnifique plan d'eau de plusieurs kilomètres de long qu'encadrent les sauvages contreforts de cette pittoresque région. Cette utilisation prouve que ces barrages, que les touristes ont eu tendance à décrier, peuvent aussi servir à leur agrément. Il n'est sans doute pas téméraire de penser que bientôt les autres lacs artificiels de la Dordogne seront transformés en centres de régates et autres jeux nautiques.

L'Electricité de France, présidée par M. Audibert, qui poursuit activement l'aménagement des nombreux cours d'eau de ce bassin, donne en facilitant ces installations touristiques et sportives une réponse aux critiques que les passionnés du tourisme n'ont cessé de lui adresser. Dès avant la guerre, les compagnies privées d'électricité

Au bord du lac se trouvent un plongeoir et un ponton a bateaux.

Sur le barrage passe la route reliant Neuvic aux gorges de la Dordogne.

Le cours de la Dordogne présente souvent un aspect des plus sauvages.

M. Henri Queuille avec le préfet de la Corrèze et M. Ingrand.

TOURISME

DANS LE MASSIF CENTRAL

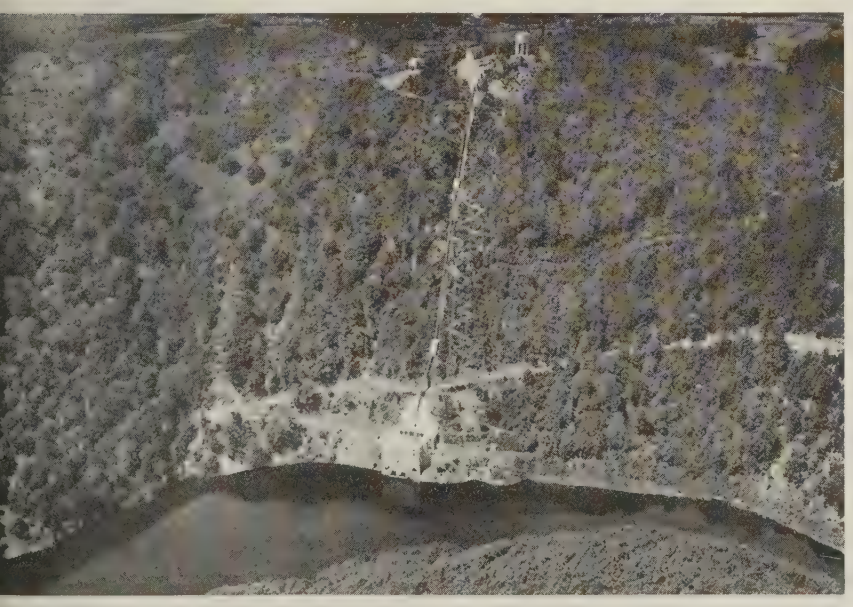
avaient entrepris l'aménagement de la Dordogne, et on leur avait reproché de noyer des sites renommés. L'Electricité de France, en reprenant ces travaux, entendait concilier les exigences de la production hydro-électrique et les nécessités du tourisme.

La Dordogne est en effet une des rivières françaises qui recèlent les possibilités les plus importantes. Elle présente l'avantage d'allier à une alimentation abondante (son débit moyen est de 115 m³-seconde) une dénivellation rapide qui atteint près de 300 mètres sur un parcours de 70 kilomètres seulement.

Avant la mise en service du programme d'équipement de 1938, la Dordogne et ses affluents n'étaient que partiellement aménagés. Les principales usines en exploitation étaient celles de Mauzac et de Tuillière, qui dataient de 1908 et 1922 ; l'usine de Val-Beneyte, sur la Diège, mise en service en 1927 ; l'usine de Coindre, construite la même année, et celles de Lamativie et de Laval-sur-Céré, édifiées sur la Céré, la première en 1927 et la seconde en 1921. Enfin la chute de Marèges, créée par un barrage de 40 mètres de haut et mise en service en 1935. La production totale de ces installations était alors de l'ordre d'un milliard de kWh par an.

La mise en œuvre du plan de 1938 devait compléter cet équipement. La guerre, malheureusement, retarda les travaux, et c'est pourquoi l'usine de Saint-Etienne-

Une très belle vue du splendide lac artificiel de la Triouzoune.



L'usine de la Triouzoune déverse ses eaux dans le lac du barrage de l'Aigle.

Sur les eaux calmes, les voiles blanches glissent, silencieuses.

Le tambour qui accompagne les jouteurs.

Autant que les Sétois, les Corréziens s'enthousiasment pour les exploits des jouteurs.

Rien n'a été négligé par les organisateurs.

Cantalès n'a pu être mise en service qu'en 1943, tandis que l'imposant barrage de l'Aigle vient seulement d'être terminé, en même temps que l'usine de Saint-Geniez-O-Merle, sur la Maronne, et des usines de moindre importance sur les affluents de la moyenne Dordogne : Monceaux-la-Virole et Neuvic-d'Ussel.

L'achèvement de ces grands travaux porte la capacité totale de production du bassin de la Dordogne à près de deux milliards de kWh, mais d'autres chutes seront encore aménagées, car l'Electricité de France tient à utiliser les nombreuses sources d'énergie encore inexploitées de cette région.

La Dordogne est en effet le centre de production hydraulique le plus proche de la région parisienne. Le coût du transport de l'énergie vers son principal centre de consommation est donc moindre. Enfin, cette rivière, qui coule au milieu d'un des plus beaux paysages de France, a un débit qui s'adapte bien aux nécessités actuelles de la production, puisque, étant très fort en hiver, il compense les insuffisances saisonnières des systèmes hydro-électriques alpestres et pyrénéens.

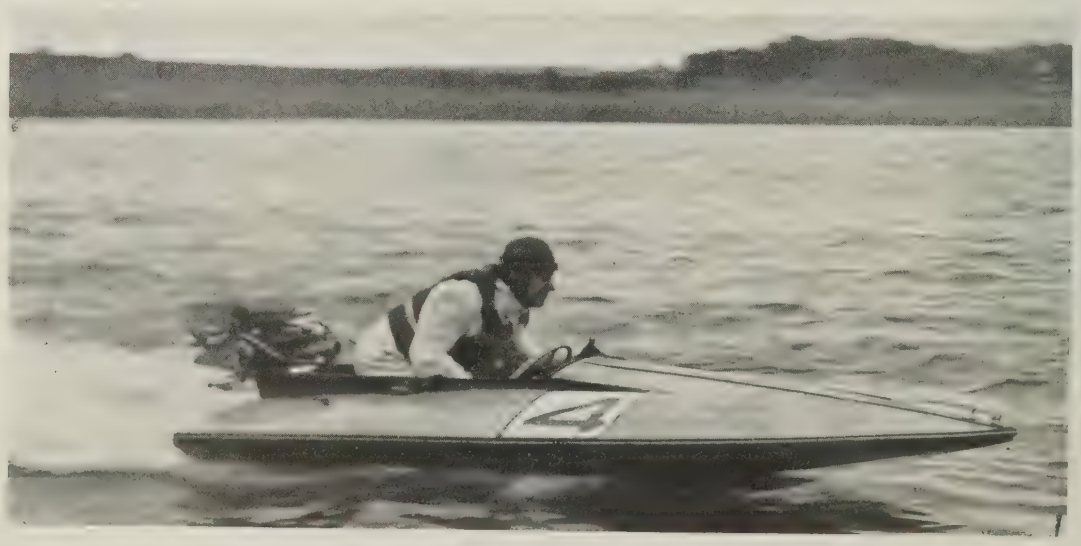
Cette particularité de la Dordogne, qui se traduit par des crues aussi soudaines que violentes, oblige sans doute nos ingénieurs à prévoir un système de réservoirs régulateurs, mais d'ici quelques années cette fantasque rivière sera définitivement domestiquée par la construction de nouveaux barrages sur ses principaux affluents, l'Auze, la Luzège, la Diège et la Maronne.

Ces travaux, dont certains sont déjà commencés, modifieront encore le paysage. Mais faut-il s'en plaindre amèrement si l'on doit voir se multiplier des centres touristiques aussi bien aménagés que celui de Neuvic-d'Ussel ?

Peut-être assisterons-nous dans quelques années à des régates *interbarrages* ? Les affiches de la S. N. C. F. nous vanteront alors les plaisirs de la voile dans le Massif Central...

Photographies *France-Illustration* (H. Parnotte).

La foule dense a l'inauguration du Centre.



L'équipe de France de hors-bord est a l'aise sur les eaux tranquilles du lac artificiel.

LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

Les peintres de la « Revue blanche »

Tout le monde sait (mais les jeunes générations s'en doutent-elles, après tout ?) que M. Thadée Natanson fut le directeur de la *Revue blanche* à la fin du siècle dernier. Il a de l'esprit, du goût, de l'ironie, un jugement indépendant et il est placé comme personne pour évoquer le Tout-Paris artistique et littéraire déjà lointain où il a vécu.

La *Revue blanche* a été à l'avant-garde de ce Tout-Paris dans les années 1890-1900. Une revue, en ce temps-là, se trouvait toujours à polariser les tendances les plus nouvelles. Autour de la *Revue blanche,* dans les dernières années de la vie de Mallarmé, il y a le groupe que forment celui-ci et ses amis. De même, dix ans plus tard, le *Mercure de France* sera la revue de la seconde génération symboliste ; de même, plus tard encore, la *Nouvelle Revue française* sera l'organe des générations littéraires de 1910 puis de 1920. Il n'y a plus aujourd'hui de revues de cette espèce. C'est peut-être que les générations de grands écrivains et de grands artistes sont en voie de disparition elles aussi.

Le Paris d'il y a cinquante à soixante ans, avec ses cotes mondaines, les petits cantons de son boulevard, sa société étroite et triée, était presque aussi différent de notre capitale, confuse et populeuse, que pourrait l'être le Paris de Baudelaire ou de Balzac. Dans un des chapitres les mieux troussés de ce livre que M. Thadée Natanson intitule *Peints à leur tour* (Albin Michel), celui sur Bonnat, je trouve ces lignes évocatrices :

« Dans les années 1870 à 1890, Bonnat est, avec Worth, le couturier ; Virot, la modiste ; Redfern, le premier tailleur pour dames ; Hieckel, le chapelier ; Hellstern, le bottier ; Charvet, le chemisier ; Boissier, le confiseur, et cette baronne d'Ange, dont les lèvres, trop larges et trop rouges, promènent aux Acacias l'enseigne équivoque, l'un des faiseurs en renom d'une époque où il n'y avait pas à Paris plus de cinq ou six journaux qui comptassent, du *Rappel* au *Figaro,* et, du *Café anglais* à la *Maison dorée* ou à *Voisin,* guère plus de restaurants de tout à fait bon ton et où la cuisine fût parfaite. »

C'est dans un coin de ce Paris-là que la *Revue blanche* a tenu une place de choix. M. Thadée Natanson nous rappelle qu'elle a eu ses bureaux tour à tour rue des Martyrs, rue Laffitte, boulevard des Italiens. Les lettres et les arts, en ce temps-là, fixés autour des boulevards, n'ont pas encore émigré sur la rive gauche. Qui donc rassemblera quelque jour les souvenirs des écrivains de la *Revue blanche* ? Il faudrait se hâter, car beaucoup ont déjà disparu.

C'est des peintres de la maison que M. Thadée Natanson nous parle aujourd'hui. Plus exactement il s'agit de tous les peintres qu'il a connus. Ils sont nombreux, et de qualité pour beaucoup. A travers une moisson de souvenirs, M. Natanson touche là un grand sujet. Car de Manet à nos jours la peinture française a parcouru une époque glorieuse .

M. Natanson en parle avec justesse, en respectant le sens des valeurs. Quand il nous montre les yeux de Renoir, « ces yeux qui ont enrichi le monde », ou les yeux de Claude Monet : « Pas de lumière qui fût pour ces yeux-là trop éclatante et il semblait qu'il se plantât toujours pour regarder le soleil en face », il situe ces gloires de la peinture à la hauteur qui est la leur. Mais il excelle encore plus à situer avec exactitude des talents qui ont leurs limites. Alors ses phrases tarabiscotées ont pour excuse que leurs tortillons enveloppent des pointes qui seraient cruelles si on les présentait nues.

Par exemple, il dit d'Eugène Carrière, le peintre qui a noyé de vapeurs les modèles de ses portraits :

« Sensible et séduisant, M. Carrière n'a pas groupé autour de soi que des amateurs de peinture (...) Les mieux avertis, qui retrouvaient dans son effort le souvenir de presque toutes les habitudes académiques, auraient assez volontiers accepté le parti pris d'atmosphère brumeuse où se complaisait son talent (...) Cependant, le nombre ne fit que croître de ceux qui suivaient M. Carrière comme un poète ou presque un philosophe. » On ne saurait mettre plus de flou autour de la sévérité critique.

Sur Albert Besnard, habile à colorer de fausse hardiesse un inaltérable académisme, voici un trait excellent : « Ce ne fut que justice de nommer directeur de l'Ecole de Rome le peintre qui avait aussi habilement montré tout le parti qu'on pouvait tirer, jusqu'à paraître la renier, de l'éducation qu'elle couronne. »

Plus subtiles et plus perfides sont quelques lignes sur Jacques-Emile Blanche. Il ne fallait rien de moins que ces sinuosités pour y enclore les mots indiscrets qui révèlent les avarices et les envies d'une vie comblée et d'une ambition déçue : « Il donnerait tout ce qu'il possède, et il sait y tenir, et jusqu'à son fauteuil à l'Institut, non pas pour qu'on lui attribue, mais qu'il se sente lui-même le droit de mettre une seule de ses œuvres au rang où il place la peinture de ceux de ses contemporains qu'il est le premier à mettre plus haut que les autres et que soi. Mais là-dessus encore Jacques Blanche est un critique assez averti pour qu'il soit impossible de le tromper. Lui-même ne le sait que trop. » Pauvre Jacques-Emile ! Je ne vois que Gide à lui avoir aussi largement rendu les méchancetés dont lui-même était prodigue.

Citons encore à la page où il s'applique à faire la part de l'imitation et de l'originalité chez Cappiello. « Les affiches de Cappiello ne sont pas des Chérets, encore qu'il tente d'approcher, mais à sa façon, l'envol des ravissantes figurines que Chéret mit sur les murs, lui, ce sont plutôt des messieurs. Ses affiches ne sont pas davantage des Lautrecs, dont il se serait essayé à populariser les trouvailles. Et si ce ne sont ni des Chérets ni des Lautrecs ce sont encore moins des Bonnards. Cependant, il lui reste d'en avoir fait coller sur les murs et qui y tiennent, savent héler le passant, et que s'y lisent toujours des intentions de peintre. Non moins, d'avoir toujours de quoi en faire qui sont tout à coup des Cappiellos. »

Toulouse-Lautrec est placé par M. Natanson au centre de cette galerie. « Ce petit bout d'homme est un grand seigneur. » Et un peintre de grande classe. C'est un des chapitres les plus pittoresques du livre que le portrait de ce nain difforme, mort à trente-sept ans, brûlé d'alcool, et qui eût pu se targuer de descendre en ligne directe du roi Louis le Gros. « A l'arbre héraldique, écrit son biographe, il n'ajoute qu'un rameau stérile, mais qui porte les fleurs les plus rares. Peut-être que pas un comte de Toulouse ou aucun vicomte de Lautrec n'aurait compris rien aux étranges conquêtes de leur arrière-neveu. Et cependant il y a beaucoup de chances pour que sa renommée survive à la leur. » M. Natanson met beaucoup de finesse dans les traits où il peint Lautrec non seulement comme un grand artiste, mais comme un maître.

Si M. Natanson parle de lui mieux que d'un autre, c'est peut-être qu'il l'a mieux connu. Ainsi de Pierre Bonnard, dont il dit : « Pierre Bonnard ressemble beaucoup à sa peinture, c'est assez dire qu'il ne ressemble à personne. » Et ailleurs : « Il y a dans le caractère de Bonnard de cet ingouvernable qui singularise aussi Cézanne et Renoir, ses pairs. » Par là, certains de ces portraits dépassent l'intérêt anecdotique et documentaire. Ils pénètrent, de vues parfois profondes, l'homme exemplaire qui vit dans une nature d'artiste. Si bien que ce n'est pas le moindre mérite de cet ouvrage, de faire apparaître dans cette galerie de peintres quelques Français de qualité.

LE CINÉMA

PAR DENIS MARION

Huit Heures de sursis

Un des thèmes le plus fréquemment et le plus heureusement exploités aussi bien par la littérature que par le cinéma est celui de l'homme dont la vie se trouve en danger et qui erre dans une grande ville sans que personne ne puisse ou ne veuille lui porter secours. Il est assez curieux de le retrouver sous des formes très différentes dans deux films qui sont projetés à l'heure actuelle, bien qu'ils ne doivent rien l'un à l'autre. Nous pouvons constater que la valeur sentimentale de ce thème consiste en ce qu'il exploite l'opposition irréductible qui existe entre l'individu et la collectivité : celle-ci est incapable de défendre celui-là contre le danger qui le menace de la manière la plus immédiate, elle est même incapable de comprendre ce qui le tourmente et à quoi il ne peut échapper que par la mort.

Huit Heures de sursis se passe à Belfast, en Irlande du Nord, toujours rattachée à l'Empire britannique. Une organisation illégale, en laquelle il n'est pas difficile de reconnaître des républicains irlandais bien qu'elle ne soit pas nommée, commet un vol au cours duquel un employé est tué. L'assassin est recherché par la police et aussi par ses amis politiques, qui ont perdu sa trace et qui veulent le protéger. Toute une nuit se passera ainsi en poursuites fiévreuses et contradictoires tandis que l'écoulement du temps seul suffit à vouer à la mort l'homme gravement blessé.

Le film atteint une grande beauté en ce qu'il a délibérément sacrifié l'aspect anecdotique de l'histoire à son intérêt poétique (l'évocation d'une grande ville, la nuit) et à sa valeur humaine (les thèmes de l'homme traqué, de la solidarité entre complices, de l'amour triomphant dans la mort). Ce qui ne veut pas dire que l'action se passe dans le monde conventionnel qui est trop souvent celui du cinéma. Bien au contraire : Belfast et ses habitants s'y trouvent représentés avec une fidèle exactitude et les conjurés sont vraiment des militants politiques du XX^e^ siècle et non des conspirateurs d'opérette.

C'est Robert Sheriff, l'auteur dramatique de cette admirable pièce qu'est *la Fin du voyage* (dont on avait d'ailleurs tiré une honnête adaptation à l'écran avant la guerre), qui a écrit le scénario et les dialogues d'après le roman de F. L. Green. Cela se sent parfois à la longueur de certaines scènes, qui ne font guère progresser l'action. En revanche, les répliques ont une qualité littéraire étonnante, tout en étant écrites dans la langue la plus familière. Je ne parle bien entendu ici que de la version originale.

Les grands artisans de la réussite n'en restent pas moins le réalisateur Carol Reed (auquel on doit cette vigoureuse évocation de la vie des mineurs : *Sous le regard des étoiles*), et l'opérateur Robert Krasker (qui a dirigé entre autres la prise de vues de *Henry V* et de *Brève Rencontre*). Ce n'est pas que leur travail soit impeccable, loin de là. Pour ma part, je n'aime pas du tout les surimpressions dans la mousse de bière, ni l'animation des toiles de l'atelier. Du moins, ces fautes sont-elles dues à une volonté louable : celle de ne pas se borner à la signification superficielle des événements retracés, mais de chercher à en dégager la portée symbolique. Comme ce résultat est atteint dans les scènes capitales, *Huit Heures de sursis* prend une résonance toute différente de celle de tant d'œuvres similaires.

James Mason combine le talent d'un comédien éprouvé avec une présence physique indiscutable. C'est ce qui lui permet de triompher dans un rôle difficile où, après les vingt premières minutes, il doit se trouver presque constamment en scène sans plus avoir la force physique d'articuler une phrase. On s'est adressé aux acteurs du théâtre de Dublin pour les autres rôles, ce qui leur permet de jouer au naturel leurs personnages d'Irlandais républicains, pro-britanniques ou indifférents.

PETITES CHRONIQUES

La Dame en gris, *toile 92×73 par Degas, adjugée 9.100.000 francs par Mes Bellier, Ader et D.-H. Baudoin ; experts, MM. Schoeller, Pacitti et Durand-Ruel (vente Viau).*

LES PLUS BEAUX TABLEAUX DE LA SAISON

Si l'on excepte le Boucher, vendu 3.200.000 francs en mars, et les Brueghel d'Enfer de la collection Victor Decock, les tableaux les plus chers de la saison se sont rencontrés dans les dernières semaines.

Il y eut d'abord le Guardi que Mes Etienne Ader et Philippe Couturier, avec les experts Catroux et Max-Kann, adjugèrent 1.850.000 francs (2.160.000 francs avec les frais). Les plus beaux Guardi n'avaient jamais dépassé 250.000 francs à l'Hôtel Drouot. Celui-ci, une *Place Saint-Marc* sur bois de 24×32, était d'une qualité exceptionnelle, mais aussi quel placement, puisqu'il n'avait coûté que 6.500 francs en 1881 !

Cette plus-value est cependant encore inférieure à celles qui ont été réalisées à la vente des six tableaux modernes qui viennent de liquider la collection Georges Viau. La toute petite peinture sur papier de Corot, *Olevano,* payée 2.650.000 francs frais compris, était restée à 1.000 francs à la vente de l'atelier Corot en 1875 et n'était qu'à 1.820 francs à la vente du comte Doria en 1899.

Bien que les romantiques soient généralement en baisse (en tout cas Géricault et Ary Scheffer), les *Chevaux sortant de l'abreuvoir* de Delacroix viennent d'atteindre 3.450.000 francs : en 1870, à la vente Edwards, on n'en avait donné que 14.700 francs et, en 1894, à la vente Tavernier, que 21.600 francs.

La Dame en gris de Degas, que Mes Bellier, Ader et Baudoin, avec les experts Schoeller, Pacitti et Durand-Ruel, ont fait monter à 9.100.000 francs (10.500.000 francs environ avec les frais), avait été acquise pour 75.000 francs à la vente de l'atelier Degas le 6 mai 1918 ; la *Jeune Fille lisant* de Renoir, qui vient de terminer sa carrière à 9.050.000 francs, semble bien être celle qui fut adjugée 8.700 francs à la vente Gauguin le 6 mai 1907.

Les deux chefs-d'œuvre de la vente Viau ne furent cependant pas les plus chers : le *Nu assis* (Mlle Rose) de Delacroix et la *Nature morte* de Pissarro enregistrés à 1.750.000 francs et à 2.800.000 francs. Cette dernière, datée de 1867, révèle que Pissarro eût été peut-être un plus grand peintre encore s'il n'avait pas rallié l'impressionnisme.

L'ultime grosse enchère de la saison, 1.350.000 francs, fut décernée à la toile d'Henri Matisse *Deux Femmes dans un intérieur* ; c'était à la vente de l'U. N. A. C. dirigée par Me Maurice Rheims, par délégation à la Galerie Charpentier, et il faut faire la part de l'ambiance, de l'élan de générosité qui animèrent cette réunion de bienfaisance où l'on vit également une aquarelle de Raoul Dufy à 190.000 francs, une gouache de Chagall à 200.000 francs, une toile de Marie Laurencin à 202.000 francs et une autre de Terechkovitch à 100.000 francs, sans compter le *Paysage* de Gladys Lloyd Robinson, que son propre mari, le comédien de cinéma Edward Robinson, enleva pour 130.000 francs.

ANDRÉ FAGE.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA CRIMINOLOGIE :

Collection *Archives du crime,* dirigée par Léon Treich. *Crimes parfaits* (Amiot Dumont, 188 pages). Il n'est guère de roman policier qui atteigne au dramatisme de ces petits récits où revivent les affaires criminelles les plus retentissantes du passé, depuis la véritable histoire de Monte-Cristo jusqu'aux tout récents faits divers. On retrouve ici le mystérieux assassinat du préfet Barrême qui, comme on le sait, n'a jamais été élucidé.

Nulle tombe ne fut entourée de plus tumultueuses polémiques que la sienne !

L'épisode peut-être le plus curieux est celui qui eut pour théâtre la région des Grands Lacs, en Amérique, vers 1851, où furent commis dix-sept assassinats. Les soupçons se portèrent sur un nommé Mills, qui put fournir une série d'alibis spectaculaires correspondant à chacun de ces meurtres. La multiplicité et la précision de ces alibis étaient impressionnantes. Si impressionnantes que la police les jugea invraisemblables. Mais comment confondre leur auteur alors que toutes les vérifications effectuées lui donnaient raison ?

On finit par trouver la clé de l'énigme ; Mills avait un frère jumeau qui lui ressemblait d'une manière stupéfiante. Les deux hommes se mettaient d'accord sur un jour et une heure : l'un commettait le crime, l'autre se faisait remarquer à plusieurs lieues de là par une excentricité, une participation à une partie de billard ou de cartes qui lui garantissaient des témoignages formels.

Même collection : *Dévoyés criminels* (Amiot Dumont, 186 pages). Une galerie d'assassins dont la plupart ont défrayé la chronique de leur temps. Le premier est Gilles de Rais, le Barbe Bleue de la légende. Des noms sinistres dont le souvenir n'est pas encore tout à fait perdu, comme celui de Lacenaire, chansonnier et poète à ses heures, qui avant de monter sur l'échafaud composa ce quatrain :

Un pauvre homme, d'ordinaire,
Pour mourir a bien du mal.
Nous, nous avons notre affaire
Sans passer par l'hôpital.

Autre affaire retentissante : celle du docteur Lapommerais, qui assassina sa belle-mère et ses maîtresses. Coïncidence curieuse : le chef de la Sûreté qui l'arrêta avait fait sa connaissance peu d'années auparavant à l'occasion d'un accident de voiture. Et le cocher qui conduisait le fiacre s'appelait Collignon : il devait tuer peu après un client pour une question de pourboire.

L'HISTOIRE BIBLIQUE

Sigmunt Freud, *Moïse et le monothéisme* (Gallimard, édit., 208 pages), traduit par Anne Berman. L'auteur des *Essais sur la sexualité, le rêve et la psychanalyse* essaie de démontrer que Moïse, le libérateur du peuple juif, n'était pas Hébreu, mais Egyptien de noble naissance. La religion qu'il donna au peuple d'Israël fut sa propre religion, celle d'Aton, ancienne dénomination du dieu solaire égyptien, qui rappellerait le mot hébraïque Adonaï et le nom syrien d'Adonis.

Freud rejette par conséquent la tradition biblique dans la mesure où elle contredit sa thèse, qu'il considère comme une vérité « historique » : le monothéisme mosaïque serait la religion d'Aton que l'Egypte venait d'abandonner. Comme les Egyptiens de la XVIIIe dynastie, les juifs de Moïse étaient peu préparés à cette conception déjà hautement spiritualisée : d'où leurs réactions, le culte de Baal, le Veau d'or et le « meurtre de Moïse », que l'auteur paraît regarder comme une vérité acquise.

ALBERT MOUSSET.

A TRAVERS LES GALERIES

On peut voir à la Galerie Bernier un bel exemple de peintres « figuratifs ».

Suzanne Valadon domine le groupe avec sa puissante personnalité, ses tons fauves, son lyrisme et ce cerné sombre qui contribuent à donner un caractère de force graphique à ses compositions. Roland Oudot est représenté par des petits paysages et un portrait où son style franc, ses coloris dans une gamme froide mais raffinée donnent un attrait et un charme poétique indéniable à son œuvre. Planson, Limouse, Caillard, Sabouraud participent à cette manifestation où les joies de la couleur, l'harmonie des lignes et la sobriété des compositions sont les éléments essentiels d'un art purement français.

C'est encore un ensemble qui est exposé à la Galerie André Maurice. Mainssieux y domine avec des paysages et des portraits de jeunes femmes arabes. Ce peintre de grand talent possède une facture sobre, une vision synthétique du monde auxquelles se mêle un profond élément poétique. Camoin et Asselin s'opposent en des toiles où la couleur vibrante du premier ne nuit nullement aux harmonies plus délicatement nuancées du second. Voici encore Lotiron et Poncelet qui exposent des *Poissons,* Humblot un *Nu* et Bouchaud des paysages.

Il est bon de temps en temps de réunir plusieurs artistes et de les mettre en parallèle. Ils ne se nuisent pas, bien au contraire, et la personnalité de chacun d'eux ressort plus éclatante encore.

MAURICE SÉRULLAZ.

BIBLIOGRAPHIE

Marine

L'*Annuaire naval* Brassey 1948 (William Clowes & Sons, Little New Street, London) est paru.

Cette édition, outre qu'elle se révèle pour les techniciens un instrument de travail de premier ordre grâce à la situation détaillée qu'elle donne de la marine et de l'aviation navale britanniques actuelles, contient le texte des « Conférences du Führer sur les affaires navales » telles qu'elles ont été retrouvées dans les archives de la marine allemande.

Ces textes, d'un grand intérêt pour les historiens, ne manqueront pas d'être très appréciés du grand public, curieux de connaître quelques-unes des raisons qui ont opposé Hitler à son état-major à une période critique où nos alliés n'avaient pas encore réalisé le formidable équipement qui devait les conduire à la victoire totale.

L'AVIATION COMMERCIALE ITALIENNE

Dès le 15 mars 1947, date du rétablissement des lignes aériennes nationales en Italie, l'Avio Linee italienne, la plus ancienne société de transports aériens dans la péninsule, a repris son activité en remettant en service la ligne Milan-Rome. D'autres lignes vont être remises en service prochainement, en attendant la mise en exercice d'un important programme de liaison internationale.

En vue de la reprise du trafic international une gare aérienne a été construite à Rome sur le modèle des plus importantes installations de ce genre réalisées dans les grandes capitales européennes.

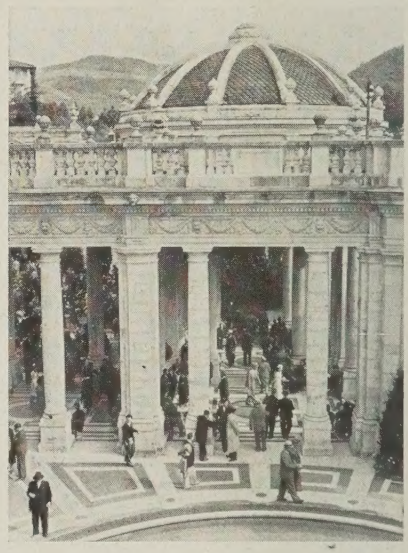
RÉALISATIONS SOCIALES

M. Paul Auriol, secrétaire général de la présidence de la République, et Mme Paul Auriol ont visité à Bezons, sous la conduite de M. Ziwès, préfet de Seine-et-Oise, et de M. Péronnet, président du Conseil général, les remarquables réalisations sociales du Consortium des produits chimiques et entretien : crèche, salles de repos et centre médico-social équipé selon les plus récentes techniques de la médecine du travail.

UNE GRANDE STATION THERMALE

« Rien de plus joyeux et de plus reposant pour l'esprit ne pouvait être créé par la nature et le génie humain. Voilà un joyau digne de son écrin. » Ainsi s'exprimait le grand compositeur italien Verdi en parlant de Montecatini, qui s'étale au pied des premiers contreforts des Apennins.

Mais, ce qui fait la renommée de Montecatini, ce n'est pas tant sa situation proche de Florence, de Pise, que la valeur curative de ses eaux. Tous ceux qui souffrent des maladies du tube digestif ont la possibilité de se soigner dans un cadre enchanteur qui allie à la beauté artistique le charme de l'intimité et de la gentillesse.



VACANCES 1948

LA NEF

Revue Littéraire mensuelle

PUBLIERA DANS

SES NUMÉROS DE VACANCES

(Juillet à Octobre 1948)

des textes de : Daphné du Maurier, Marcel Aymé, Henri Troyat, Marcel Jouhandeau, Jules Supervielle, Pierre-Jean Jouve, Max Jacob, Marcel Arland, Daniel-Rops, Nicolas Berdaieff, Jack London, Gabriel Marcel, Romain Rolland.

des documents - des nouvelles - un roman - des chroniques

Envoi gratuit d'un numéro spécimen sur demande adressée à :

Service de Diffusion de la Revue "LA NEF"

209, Boulevard Saint-Germain - PARIS-7e

COURRIER DE L'AVIATION

AVIATION CIVILE

L'année 1948 verra célébrer le cinquantenaire de l'Aéro-Club de France, qui est justement fier d'un passé consacré au développement de l'aviation sous toutes ses formes, et plus particulièrement aux activités désintéressées de l'aéronautique sportive et de tourisme. Les manifestations qui le célébreront arriveront à point. Cette année n'est-elle pas aussi la première depuis la fin du grand conflit où l'on voit apparaître, vraiment nombreux dans le ciel d'été, ces petits avions légers, peints de couleurs gaies : rouge, orange, bleu argenté, portant des gens heureux de vivre, heureux de voler sans souci de combat ni de gain !

Dans plusieurs villes, notamment à Lyon et à Deauville, des rallyes aériens ont eu lieu, occasion de réunions élégantes et sportives, où ont été heureux de se retrouver dans l'atmosphère d'avant guerre les « clubmen » de l'air. Nous n'osons dire les clubwomen, bien que les dames y fussent aussi nombreuses.

Le rallye de Deauville a été gagné par M. J.-A. Lunell.

La course handicap, par M. Duperré, sur Nord-Ecrin.

En Afrique du Nord, un beau record de distance en vol à voile : un parcours de 406 kilomètres a été établi par... un Père blanc ! Il s'agit du R. P. Harmel, supérieur du couvent de Géryville et président de l'aéro-club du lieu.

Pourquoi faut-il que trop souvent encore ces plaisirs pacifiques engendrent des deuils inutiles ?

Il y eu depuis le début de cette année trop d'accidents dans l'aviation privée. L'an dernier, sur 24 morts ainsi provoquées, 22 furent imputables à des imprudences ou à des négligences, c'est-à-dire qu'un peu de réflexion ou de bons sens les aurait évitées. Outre-Atlantique, où les pilotes amateurs ne sont ni meilleurs ni moins bons, la direction de l'aéronautique civile a évalué à 70 % le nombre d'accidents de l'aviation privée attribuables à des erreurs de pilotage ! (Dans l'aviation commerciale cette proportion est inférieure à 30 %).

Ces accidents, outre leurs tragiques conséquences pour les victimes, écartent de l'aviation bien des adeptes. Ceux qui les causent introduisent un élément de danger dans une activité qui n'en devrait point comporter. Il faut, par une propagande de persévérance, et sans aucun respect humain, le rappeler sans cesse et partout. Et qui sait si ces lignes, au hasard des lecteurs, ne vaudront pas quelque examen de conscience salutaire ? N'y en eût-il qu'un, elles n'auront pas été vaines.

Quelles sont les plus fréquentes de ces imprudences ? Inobservation des consignes de piste, départ avec une essence mal filtrée ou un moteur insuffisamment vérifié, voyage tenté malgré des conditions météorologiques défavorables, enfin et surtout, la redoutable exhibition en « rase-mottes » tentée par des novices parce que la facilité apparente de l'exercice n'en dissimule que trop les pièges. « Volez bas et doucement », disait un brave homme à un pilote qui allait donner le baptême de l'air à sa famille. C'est exactement ce qu'il ne faut jamais faire.

JEAN QUEILLE.

PHILATÉLIE

NOUVELLES VALEURS DE MONACO ET D'ANDORRE

Le remaniement des tarifs postaux a entraîné la création de nouvelles vignettes de *Monaco* et d'*Andorre*. Selon la coutume, elles ont paru avec quelques mois de retard sur les émissions françaises.

La série de Monaco comprend les figurines suivantes : 1) Effigie du prince Louis II (type de 1946) : 30 c. noir, 5 fr. marron, 6 fr. violet, 12 fr. rouge, 18 fr. bleu ; 2) Paysages (types de 1939) : 50 c. noir (église de Monaco) ; 40 c. rose et 4 fr. vert pâle (place Saint-Nicolas) ; 3 fr. lilas (porte du Palais) ; 10 fr. brun (tour du Palais) ; 20 fr. rose (vue de Monaco) ; 25 fr. noir (vue de Monte-Carlo). Les valeurs anciennes ont été retirées de la vente.

L'émission destinée aux vallées d'Andorre est moins copieuse : 4 fr. vert

pâle (Maison des Vallées) : 6 fr. brun violet (vue d'Andorre-la-Vieille) ; 12 fr. brique (id.) ; 18 fr. bleu foncé et 20 fr. violet (Viguier).

Les valeurs suivantes ont disparu des guichets : 2 fr. 50 rose, 4 fr. outre-mer, 4 fr. 50 bleu vert, 6 fr. carmin, 15 fr. lilas, 20 fr. bleu. Restent en circulation aux anciennes couleurs : les 1, 2, 3, 5, 10, 25, 40 et 50 fr.

J. B.

...l'hiver reviendra avec ses difficultés de chauffage !

Préparez dès maintenant votre défense en faisant installer des joints métalliques Superhermit sur vos fenêtres et portes. Supprimant les déperditions de chaleur vous éliminerez les courants d'air, les infiltrations de vent et de pluie et vous gagnerez de 4° à 6°. L'économie de chauffage réalisée sera de l'ordre de 40 %.

Livrés en bronze phosphoreux comme avant guerre, ils sont garantis 15 ans.

Passez votre commande de suite • le travail sur bois sec est préférable.

Agents et pose dans toute la France. N'hésitez pas à demander notre documentation N° 101, sans aucun engagement.

SUPERHERMIT
Brevet mondial
99-81, Fbg Poissonnière, Paris - IX·
Provence 80-89

Sté NIDOR
FERMOIRS ET FERMETURES
brevetés pour tous articles de voyage et maroquinerie
Son nouveau modèle "OTAM" avec ou sans serrure
181, rue de la Goutte-d'Or, AUBERVILLIERS (Seine). FLA 11-27

HOTELS et VILLÉGIATURES

PYRÉNÉES

AX-LES-THERMES
Pyrénées ariégeoises. Eaux sulfureuses. Excursions - Chasse - Pêche - Tennis - Casino.

SUISSE

VILLARS, Suisse française, 1.300 m. Station 1er ordre. Piscine, golf, tennis, nombreuses promenades et excursions. Grd **Hôtel du Parc.** Hôtel de 1er ordre et de réputation pour sa bonne tenue, Tél. 32434.

LA TOUR DU ROY
"Le Relais Paris-Bruxelles"
VERVINS AISNE

LE SOUS-PLAFOND
VITREX-MENOZ
Economise votre charbon
VITREX - 27, Rue Drouot, PARIS - Pro. 03-03

La Bonne Vinchée
LE VIN D'UNE ÉLITE

GRAND VIN VIEUX BOUQUETÉ, CORSÉ ET RACÉ, SOIGNÉ ET VIEILLI DANS LES CAVES
J. VINCHES
A NARBONNE

PYRENE PP
Protection contre L'INCENDIE
Ets PHILLIPS & PAIN
MONTROUGE - SEINE

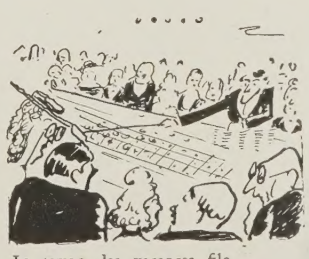
Bretelles Ceintures Cravates
FILVER
68-74, rue Désiré - SAINT-ÉTIENNE (Loire)

VACANCES... D'OFFICE OU POUR ALLER AUX BAINS DE MER, par CAMI.

Les Dupont sont dans la gêne,
Pas de vacances pour eux...
Mais un jour Dupont, Eugène,
Lit cette annonce, joyeux :
« Pour renforcer le service,
« A PLAGE-HOTEL, près Paris.
« Extras demandés d'office,
« Payés, logés et nourris. »

« — Partons de deux jambes prestes !
« Dit Dupont, quittons ces lieux,
« La mer, bon gîte et les restes,
« Que peut-on rêver de mieux ! »
On part. La famille entière,
A PLAGE-HOTEL, en douceur,
Se transforme en cuisinière,
Garçon, soubrette, chasseur.

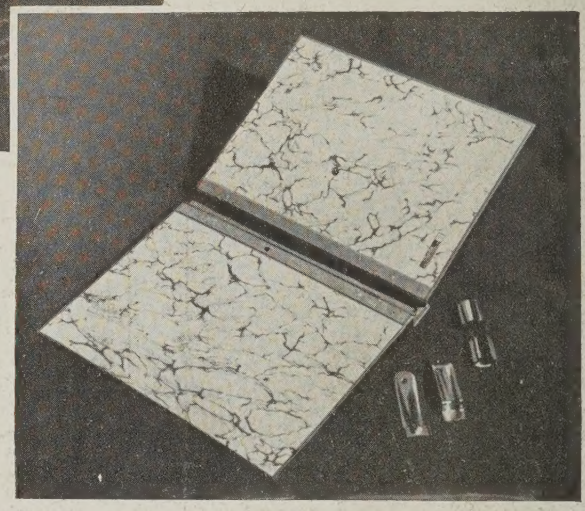
Mais pour eux dur est l'ouvrage,
Et leurs travaux accomplis,
Ils ont juste le courage
D'aller dormir dans leur lit.
Ils voient la mer en images
Sur des cartes en couleurs,
Et c'est dans un coquillage
Qu'ils entendent sa rumeur !



Le temps des vacances file
Et les quatre faux larbins,
Regagnent leur domicile
Sans avoir pris un seul bain !
Mais la gentille soubrette
A conquis dans son séjour
Un croupier de la roulette
Qu'elle épouse au prochain jour.

Dupont, à qui veut l'entendre,
Dissimulant le métier
Qu'exerce son futur gendre,
Dit : « C'est un riche héritier !
« Il ratissait des fortunes,
« Chaque nuit au Casino,
« Comme j'empoche une thune,
« Quand je gagne aux dominos ! »

La reliure Aclé, cartonnée et toilée, permet, grâce à un système judicieusement étudié, de rassembler en un volume agréable à la présentation et facile à consulter la collection de France-Illustration.



POUR CONSERVER VOTRE COLLECTION DE *France* ILLUSTRATION

NOUVEAUX PRIX APPLICABLES A PARTIR DU 1er AOUT

2 modèles :

N° 6 : pour 1 trimestre . . . **400** fr.

N° 8 : pour 1 semestre. . . **410** fr.

Clefs de montage utilisables pour plusieurs reliures

la paire. . . . . **42** fr.

(Ces prix s'entendent livraison à nos bureaux)

FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)

pour **1** reliure . . . . . **85 fr.**

pour **2** reliures. . . . . **105 fr.**

Pour " France-Illustration littéraire et théâtrale "

N° 7 : une année . . . . . **330** fr.

Clefs de montage. . . . . **42** fr.

FRAIS D'ENVOI . . . . . **80 fr.**

CONDITIONS (SUIVANT TARIF POSTAL) POUR QUANTITÉS ET POUR L'ÉTRANGER

IL VOUS FAUT UNE RELIURE MOBILE ACLÉ

Le Directeur-Gérant :
G. Cahen-Salvador.

Société Nationale des Entreprises de Presse, Imprimerie de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 3e trimestre 1948.
Imprimeur n° 53.